LA VALLÉE D'AIX

Au Pays des Amours de Lamartine

PAR

HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

GRENOBLE
J. REY, ÉDITEUR

PQ
2326
.B6
1921
SMRS

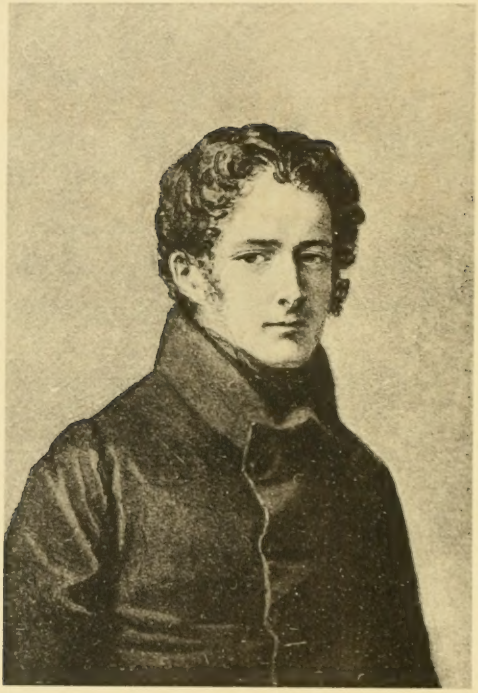
Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/aupaysdesamours00bord

AU PAYS DES AMOURS DE LAMARTINE

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemrark.

Copyright by REY, 1921.



Alphonse de Lamartine à 20 ans.

Reproduction d'une Sépia faite au Grand-Lemps d'après nature par Mlle Stéphanie de Virieu.

LA VALLÉE D'AIX

Au Pays des Amours de Lamartine

PAR

HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

GRENOBLE
J. REY, ÉDITEUR
—
1921

De ce volume,
il a été tiré 2.800 exemplaires,
dont 300 exemplaires sur vergé d'Arches,
numérotés de 1 à 300.

Au poète des Forces éternelles,

A Madame la comtesse de Noailles,

H. B.

I

LE CENTENAIRE DES *MÉDITATIONS*

I

LE CENTENAIRE DES *MÉDITATIONS* (1)

IL y a cent ans paraissait, chez l'éditeur Charles Gosselin, un petit livre qui allait renouveler notre littérature et dont la date est aussi importante que celle du *Cid,* ou celle d'*Andromaque,* ou celle du *Génie du Christianisme*, et beaucoup plus que celle d'*Hernani.* Le 13 mars 1820, un jeune homme de

(1) Conférence prononcée au Grand Cercle d'Aix-les-Bains, le 12 septembre 1920, à l'occasion des fêtes lamartiniennes de la ville d'Aix.

vingt-neuf ans, à peu près inconnu, publiait un mince volume de vers.

Aujourd'hui les *Méditations* de Lamartine sont un ouvrage classique, et même nous les pouvons relier à la grande tradition de Ronsard et de Racine. Quand l'Antiochus de Racine, cherchant Bérénice absente, ne découvre plus que le vide autour de lui et murmure :

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !...

c'est déjà la pensée de l'*Isolement :*

Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque et tout est dépeuplé !...

Les plus fameuses strophes du *Lac :*

Aimons donc ! aimons donc ! de l'heure fugitive
Hâtons-nous ! jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons !...

paraphrasent l'antique motif de la brièveté de nos jours qui inspirait à Ronsard des vers légers et tendres :

Cueillons dès aujourd'hui les roses de la vie...

et à Corneille, au Corneille de *Tite* et *Bérénice*, des vers frappés comme des médailles :

Nous mourons à toute heure et dans le plus doux sort
Chaque instant de la vie est un pas vers la mort !

Poésie classique, en ce sens qu'elle nous propose en cadences régulières des thèmes généraux que chacun de nous peut prendre à son compte ; où chacun de nous peut retrouver un peu de sa pensée, de son cœur, de sa vie. C'est la tristesse de la solitude. C'est le sentiment de la vanité des choses terrestres. C'est le tourment délicieux de l'amour. C'est le désir et l'inquiétude du divin. Et cependant, les

Méditations rendaient un son nouveau, apportaient une musique nouvelle, une musique qui ne venait pas du dehors, que chacun entendait retentir dans son cœur qui les semblait contenir, comme la mer recouvrait les cloches de la ville d'Ys qui continuaient d'appeler.

Lamartine a fait un jour cette confidence : « La poésie a été pour moi ce qu'est la prière, le plus beau et le plus intime des actes de la pensée... Je n'ai fait des vers que comme vous chantez en marchant quand vous êtes seul et débordant de forces dans les routes solitaires de nos bois. »

Seuls et débordant de forces, en effet, dans notre jeunesse ou quand nous avons le cœur plein, nous désirons de chanter, mais nous ne savons pas trouver de paroles ni d'air pour ce chant intérieur qui doit exprimer ce qu'il y a de plus fort et de plus intime en nous. Lamartine offrait à toute sa génération, et n'a pas

cessé d'offrir aux générations qui l'ont suivi, la musique de ses vers aux balbutiements indistincts de nos cœurs débordants.

Sa musique à lui venait d'un contact plus direct et plus frémissant avec la nature qui la lui avait enseignée. Et cela encore était nouveau. Non point nouveau, certes, le sens de la nature qui a toujours existé dans les lettres françaises. Quand un critique prétend, par exemple, que notre XVIIe siècle n'a pas compris la nature, il donne la preuve qu'il ne connaît ni La Fontaine, ni Racine, ni Madame de La Fayette, ni surtout Madame de Sévigné, cet exquis poète des arbres et des feuilles dont elle aime toutes les nuances, et jusqu'à la fragilité qui, l'automne, les retient à peine aux branches et les livre au moindre vent. Ce qui est exact, c'est que le XVIIe siècle n'a pas donné à la nature une âme humaine, tandis que Lamartine la venait associer comme une

vivante amie à nos ardeurs, à nos désirs, à nos passions et jusqu'à nos doutes métaphysiques :

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime...

nous assure-t-il, si nous accusons notre solitude :

Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :
Quand tout change pour toi, la nature est la même
Et le même soleil se lève sur tes jours...

A la vérité, dans cette révélation d'une nature amicale et confidente, il avait été précédé par Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, mais ceux-ci écrivaient en prose, et un poème se fixe plus avant dans la mémoire, un vers a le privilège de retentir en nous plus profond, peut-être parce que son rythme se fixe mieux dans la mémoire et que, plus imprécis dans son sens, il se plie mieux à nos propres invocations.

Telle était donc la nouveauté des *Médi-*

tations. A cent ans de distance, nous l'apercevons mieux, et si nous ouvrons le livre, il a gardé intacte cette puissance émotive qui souleva les âmes au printemps de 1820. Aucun centenaire littéraire ne méritait mieux d'être célébré.

La ville d'Aix en Savoie est venue, la dernière, se joindre au concert d'admiration qu'a inspiré la mémoire de Lamartine. Le 12 septembre 1920, elle a donné ses fêtes lamartiniennes. Comme dans les cérémonies funèbres où le plus proche parent demeure en arrière, afin de se recueillir mieux dans l'isolement auprès de la tombe ouverte, elle a laissé les autres villes : Paris, Mâcon, Lyon, rappeler tour à tour le glorieux anniversaire, avant de prendre elle-même la parole. Puis, en ce mois de septembre qui est le plus beau des mois de Savoie, le mois des feuilles d'or et des vapeurs suspendues au flanc

des coteaux, ou flottant comme des écharpes autour des montagnes, le mois qui fut le mois du *Lac*, elle a dit à son tour, avec une tendresse toute spéciale, que nul coin de terre — et pas même Milly, le pays natal — n'a gardé plus fidèlement la trace de Lamartine, n'est lié plus étroitement à la composition des *Méditations*, et non seulement à leur composition, mais à leur inspiration, à leur souffle, à leur âme. C'est à Aix même que Lamartine rencontra celle par qui la poésie allait être — sans qu'elle-même s'en doutât — renouvelée. C'est au bord du lac du Bourget, ou sous les châtaigniers de Tresserve ou de Saint-Innocent, que furent vécues, avant d'être transcrites, les plus belles des *Méditations* : l'*Isolement*, l'*Immortalité*, le *Souvenir*, le *Temple*, le *Lac*. Et c'est encore dans le voisinage de Chambéry, au château de Caramagne, que Lamartine, s'inclinant avec joie devant les volontés

de la vie, comme la nature accepte les saisons, trouva la compagne de son harmonieuse destinée et avec elle l'équilibre de ses jours et la paix intérieure. En vérité, il ne lui manque que d'y être revenu mourir pour que la Savoie devint le pays de Lamartine, puisqu'on ne choisit pas son lieu de naissance. Du moins, comme l'a dit l'un des commentateurs du *Lac*, M. Gustave Lanson : « La plainte de Lamartine est une prise de possession pour l'éternité de ce coin de Savoie... » [1]. Aucun visiteur ne peut venir ici sans lui donner une pensée, fût-il le premier des illettrés ou le dernier des nouveaux riches. Le lac du Bourget est le lac de Lamartine.

(1) Edition des Grands Ecrivains, *Lamartine*, les *Méditations* (Hachette).

II

LES PAYSACES COMPLICES

II

LES PAYSAGES COMPLICES

LAMARTINE a noté dans *Raphaël* ces correspondances secrètes qui unissent un paysage à un sentiment et de certains lieux élus font en quelque sorte des biographies parlantes... : « Otez, dit-il, les falaises de Bretagne à René, les savanes du désert à Atala, les brumes de la Souabe à Werther, les vagues imbibées de soleil et les mornes suants de chaleur à *Paul et Virginie*, vous ne comprendrez ni Chateaubriand, ni Bernardin de Saint-Pierre, ni Gœthe. Les lieux et les cho-

ses se tiennent par un lien intime, car la nature est une dans le cœur de l'homme comme dans ses yeux. Nous sommes fils de la terre. C'est la même vie qui coule dans sa sève et dans notre sang. Tout ce que la terre, notre mère, semble éprouver et dire aux yeux dans ses formes, dans ses aspects, dans sa physionomie, dans sa mélancolie ou dans sa splendeur a son retentissement en nous. On ne peut bien comprendre un sentiment que dans les lieux où il fut conçu... »

Elvire est plus réelle sur la rive d'Hautecombe ou de Châtillon. Et plus loin, racontant sa visite aux Charmettes, Lamartine revient sur la même pensée : « Un paysage n'est qu'un homme ou une femme. Qu'est-ce que Vaucluse sans Pétrarque ? Qu'est-ce que Sorrente sans Le Tasse ? Qu'est-ce que la Sicile sans Théocrite ? Qu'est-ce qu'Annecy sans Madame de Warens ? Qu'est-ce que Cham-

béry sans Jean-Jacques Rousseau ?... Ciels sans rayons ! voix sans écho, sites sans âme. L'homme n'anime pas seulement l'homme : il anime toute une nature. Il emporte une immortalité avec lui dans le ciel, il en laisse une autre dans les lieux qu'il a consacrés... »

Et sans doute y a-t-il quelque exagération dans cette soumission des lieux aux amours dont ils furent les témoins. Annecy appartient beaucoup plus à Saint-François de Sales qu'à l'aimable, abondante et facile Madame de Warens, et Chambéry, capitale du Duché de Savoie, s'honore de ses ducs, de son histoire surchargée et des frères de Maistre plus que de l'initiation sentimentale de Jean-Jacques dans la petite maison des Charmettes. Mais pour le lac du Bourget, il ne saurait plus y avoir jamais d'autres compétiteurs : ses eaux et ses bords appartiennent pour toujours aux ombres d'Elvire et de Lamartine.

Il ne fut pas tout d'abord désigné. Dans les *Méditations*, le lac n'était point personnalisé. Depuis les poèmes d'Ossian les lacs étaient même devenus un thème à la mode. Il y avait déjà toute une école de lakistes. C'est Lamartine qui, lui-même, lui ôta l'anonymat, quand vingt ans plus tard il écrivit *Raphaël,* où il revenait, avec beaucoup plus de vérité, je le crois, que les commentateurs ne le reconnaissent d'habitude, sur le grand événement de sa jeunesse. Lamartine est inexact, mais il est sincère. Il mêle les dates, il accumule les erreurs de faits, mais la vérité essentielle, il s'incline devant elle après l'avoir revêtue de ces voiles transparents qui laissent deviner les formes. Et quel est d'ailleurs l'écrivain — j'entends le grand écrivain — qui a pu fausser la vérité, sans déformer son œuvre? Ceux même qui poussèrent le plus loin le souci de paraître et de se montrer en belle posture, Cha-

teaubriand par exemple, ne suffit-il pas de les savoir lire pour les bien entendre ? L'œuvre est encore le meilleur témoignage. Elle est faite avec notre chair et notre sang. Quand nos spécialistes de l'histoire intime essaient à coup de documents, toujours incomplets, de ressusciter les amours passées, de raviver les flammes éteintes et de galvaniser les cœurs desséchés, le mot de Shakespeare me revient à la mémoire qui nous montre Othello scrutant le visage de Desdémona, non point morte, mais endormie : « Qu'y a-t-il derrière ce front ? »

De la passion d'Elvire, ou plutôt de Julie et d'Alphonse de Lamartine, le roman autobiographique de *Raphaël* nous dit l'essentiel puisqu'il nous révèle la qualité de cet amour par qui notre sensibilité allait être agrandie. Le décor de *Raphaël* est d'une étonnante vérité dans l'ensemble : pourquoi les personnages

seraient-ils seuls irréels ou faux ? Si le dessin est parfois un peu mou, combien la couleur est, au contraire, adéquate au ciel et au sol ! Vous qui ne connaissez pas l'extrême automne en Savoie, parce qu'il est de mode de s'en aller dès la fin de septembre des pays que l'ombre d'une montagne recouvre le soir, vous qui ne savez pas combien l'arrière-saison a de douceur chez nous et de grâce dorée et délicate, écoutez du moins ce passage où Lamartine qui l'a associée à tous les troubles de sa jeunesse nous dit en quelques phrases, aussi belles que les plus belles strophes des *Méditations*, sa beauté mélancolique et menacée : « L'automne était doux, mais précoce. C'était la saison où les feuilles, frappées le matin par la gelée et colorées un moment de teintes roses, pleuvent à grande pluie des vignes, des cerisiers et des châtaigniers. Les brouillards s'étendaient jusqu'à midi comme de larges innon-

dations nocturnes dans tous les lits des vallées. Ils ne laissaient au-dessus d'eux que les cimes à demi noyées des plus hauts peupliers dans la plaine, les coteaux élevés comme des îles et les dents des montagnes comme des caps ou comme des écueils sur un océan. Les coups de vent tiède du midi balayaient toute cette écume de la terre quand le soleil était monté haut dans le ciel. Ces vents engouffrés dans les gorges de ces montagnes et froissés par ces rochers, ces eaux et ces arbres avaient des murmures sonores, tristes, mélodieux, puissants ou imperceptibles qui semblaient parcourir en quelques minutes toute la gamme des joies, des forces ou des mélancolies de la nature. L'âme en était remuée jusqu'au fond. Puis, ils s'évanouissaient comme les conversations d'esprits célestes qui ont passé et qui s'éloignent. Des silences comme l'oreille n'en perçoit jamais ailleurs leur succédaient et assoupis-

saient en vous jusqu'au bruit de la respiration. Le ciel reprenait sa sérénité presque italienne. Les Alpes se noyaient dans un firmament sans ombre et sans fond ; les gouttes des brouillards du matin tombaient en retentissant sur les feuilles mortes ou brillaient en étincelles sur les prés. Ces heures étaient courtes. Les ombres bleues et fraîches du soir glissaient rapidement, dépliées en linceul sur ces horizons qui avaient à peine joui de leurs derniers soleils. La nature semblait mourir, mais comme meurent la jeunesse et la beauté, dans toute sa grâce et dans toute sa sérénité... »

III

JULIE A AIX

III

JULIE A AIX

C'EST dans ce paysage d'automne au ciel presque italien que *Raphaël* — que Lamartine — à vingt ou vingt-cinq ans rencontra Julie de quelques ans son aînée. Ils sont venus tous deux prendre les eaux d'Aix à cette saison tardive, et ils habitent la même pension. Cependant le souci d'une santé fragile oblige la jeune malade à vivre très retirée. Il la voit un soir, assise sur un banc contre un mur exposé au couchant, et voici comment il la voit :

« ..... L'ombre des dernières feuilles de vigne luttait sur son visage avec les rayons du soleil qu'elle semblait y faire flotter. Sa taille paraissait plus grande que nature, comme celle de ces baigneuses en marbre tout enveloppées de draperies, dont on admire la stature sans bien discerner les formes. Elle était enveloppée de même d'une robe à plis lâches et dénoués. Les draperies d'un châle blanc collées au corps, ne laissaient voir que ses deux mains ; les doigts, un peu maigres et affilés, se croisaient sur ses genoux. Elle y roulait négligemment un de ces œillets rouges sauvages qui fleurissent dans les montagnes, sous la neige, et qu'on appelle « l'œillet poète », je ne sais pourquoi. Un pan de son châle, relevé en capuchon, couvrait le haut de sa tête pour garantir ses cheveux de l'humidité du soir. Affaissée sur elle-même, le cou penché sur l'épaule gauche, les paupières fermées, les traits pétrifiés, le teint

Elvire " Julie Bouchaud des Herettes ".

D'après la miniature d'Elouis appartenant à M. Alphonse Séché.

pâle, la physionomie plongée dans une pensée muette, tout la faisait ressembler à une statue de la mort, mais de la mort qui attire et enlève l'âme au sentiment des angoisses humaines et qui l'emporte dans les régions de la lumière, sous les rayons de la vraie vie.

« Le bruit de mes pas sur les feuilles mortes lui fit rouvrir les yeux. Ces yeux étaient couleur de mer claire ou de lapis veiné de brun, fendus en losange, un peu fermés par l'affaissement de la paupière et bordés par la nature de cette frange foncée de cils noirs et longs que les femmes d'Orient recherchent par l'artifice pour relever l'accent du regard et donner de l'énergie même à la langueur et quelque chose de sauvage à la volupté. Le regard de ces yeux semblait venir d'une distance que je n'ai jamais mesurée depuis dans aucun œil humain. Il ressemblait parfaitement à ces feux d'étoiles qui vous cherchent comme

pour vous toucher dans vos nuits et qui viennent de quelques millions de lieues dans le ciel. Le nez grec se nouait par une ligne presque sans inflexion à un front élevé et rétréci comme le front pressé par une forte pensée. Les lèvres étaient un peu minces, légèrement déprimées aux deux coins de la bouche par un pli habituel de tristesse ; les dents de nacre plutôt que d'ivoire comme celles des filles des rivages humides de la mer et des îles ; le visage d'un ovale qui commençait à s'amaigrir vers les tempes et au-dessous de la bouche ; la physionomie d'une pensée plutôt que d'un être humain et, par-dessus l'expression de rêverie générale, une langueur indécise entre celle de la souffrance et celle de la passion qui ne permettait plus au regard de se détacher de cette figure sans en emporter l'image... »

Transposée par la poésie, Elvire — Julie —

garde cependant sa réalité : grande, flexible, langoureuse, les yeux bruns, les cheveux noirs et les traits délicats et purs d'une pâleur maladive. Elle est la femme d'un savant âgé et célèbre qui n'est pour elle qu'un père attentif et indulgent. Son salon, à Paris, est fréquenté par les célébrités de la science, de la politique et des lettres. *Raphaël* (Lamartine) tourmenté de génie, n'a connu que des aventures banales, sauf les amours brèves d'Antonine *(Graziella)*. Elevé à la campagne, contemplatif, ardent, passionné, il est timide et n'ose aborder cette apparition. Il faut une tempête romantique sur le lac du Bourget où Julie se promène un après-midi pour qu'il ait l'occasion de l'approcher, de la secourir, de la connaître. Leur vie, dès lors, est une promenade à deux sur les eaux, dans la montagne, sous les châtaigniers de Tresserve, au château de Saint-Innocent, aux cascades de Grésy. Ils s'aiment

sans se l'être dit, et ils s'aiment en se le disant, mais c'est d'un amour idéalisé par le cœur, par l'esprit qui y mêle les exaltations religieuses, par l'automne finissant et par l'ombre de la mort qui déjà s'étend sur elle...

« Gardez votre cœur, lui dit-elle, pour celles qui doivent vivre ! »

Mais ce cœur, elle le prend tout entier. Elle teint de son sang tout le paysage, et quand il leur faut se séparer, elle murmure dans ses pressentiments, au cours de leur dernière promenade :

« Vous avez dans une seule de vos aspirations du souffle pour des milliers de vies. Vous vivrez dans toute l'énergie de ces mots « la vie » ...mais moi !... » Et elle lui demande de la confondre avec cette nature où ils se sont aimés.

Comment il l'accompagne jusqu'à Lyon, puis, sans qu'elle le sache, jusqu'à Paris,

comment il la retrouve à Paris, comment ils reprennent leurs chères promenades d'Aix dans l'aigre printemps des bois de Meudon et de Saint-Cloud, comment il va l'attendre à Aix l'année suivante et revivre par le souvenir les jours d'autrefois, comment il y apprend sa mort, c'est la seconde partie de *Raphaël* qui ne vaut pas la première.

Telle est la version du *Lac* racontée par Lamartine. Depuis lors les érudits se sont jetés sur la piste qu'il leur avait indiquée. Le secret qu'il avait le premier violé, ils ont voulu le connaître dans son intégrité. Ils ont cherché ; ils ont trouvé. Ils ont identifié Julie qu'ils ont traitée la plupart avec respect, beaucoup avec admiration, quelques-uns avec impertinence. Il faut rendre hommage aux travaux entrepris avec un grand scrupule biographique, avec un zèle pieux, quelquefois intempestif, avec une profonde honnêteté professionnelle et un vif

amour des lettres, par Emile Deschanel, Anatole France, Jules Lemaître. Charles de Pomairols, Félix Reyssié, Pierre de Lacretelle, Jean des Cognets, et surtout peut-être René Doumic, Léon Séché et Gustave Lanson, plus favorisés dans leurs documents. Nous savons tout aujourd'hui. Mais quoi donc ? La date exacte de l'arrivée à Aix de Madame Charles — car c'est elle — le 17 septembre 1816. Celle de l'arrivée de Lamartine les premiers jours d'octobre. La date de leur départ, 27 octobre. La date du retour de Lamartine à Paris : fin décembre 1816 ou premiers jours de janvier 1817. Celle de leur adieu : 3 mai 1817. Celle de la mort de Julie : 18 décembre 1817. Que de précisions ! Mais l'amour se mesure-t-il au temps ?

J'ai connu jadis, à Annecy, un ecclésiastique qui était un grand érudit, et justement un grand redresseur de dates. Il ne se trom-

pait pas à un jour près dans ses monographies. Il rectifiait, rectifiait, rectifiait. Il avait eu avec un collègue une controverse violente parce que celui-ci avait confondu un vendredi avec un samedi pour le jour d'une cérémonie présidée par saint François de Sales. Un de ses confrères, un jour, le plaisanta devant moi en imaginant sa réception dans l'autre monde : — L'abbé un tel, racontait-il, bien qu'immortel — il était de l'Académie florimontane — mourra un jour, comme tout le monde. J'ai eu la vision anticipée de sa comparution devant Dieu. Il a aussitôt décliné à une seconde près la durée de sa vie terrestre, de la date de sa naissance à la date de sa mort. Après l'avoir écouté patiemment, le Père Éternel le loua de tant de minutie, puis s'excusa avec douceur : — « Eh bien ! moi, lui dit-il, je n'ai pas de dates. — » Et notre abbé fut un peu morfondu de se trouver en présence d'un Dieu qui,

n'ayant ni commencement ni fin, défiait toute son érudition.

L'amour n'est qu'un petit dieu, mais je crois bien que lui-même s'accommode mal des dates, lui qui, dans un seul instant, peut donner l'illusion de l'éternité.

De Julie, nous savons encore maintenant la famille, la naissance, le mariage. Cinq de ses lettres d'amour, enfermées pieusement par Lamartine dans un tiroir de Saint-Point, ont été retrouvées et publiées par M. René Doumic. Son cœur a été mis à nu et nous entendons ses battements précipités. Nous savons tout. Et nous nous apercevons qu'en vérité nous ne savons rien maintenant de plus que ce qui nous a été dit par Lamartine et nous pouvons répéter les paroles d'Othello devant Desdémone endormie : Qu'y a-t-il derrière ce front ?

IV

LAMARTINE EN SAVOIE

IV

LAMARTINE EN SAVOIE

C'EST donc aux premiers jours d'octobre 1816 que Lamartine rencontra Elvire dans la pension Perrier, aujourd'hui la pension Chabert, à Aix. Mais la Savoie lui était déjà connue. Il avait été élevé au collège de Belley avec Louis de Vignet qui était de Chambéry et Aymon de Virieu dont la famille était du Dauphiné : de sa Bourgogne natale il était venu à diverses reprises voir ses deux plus chers amis.

En 1811, partant pour l'Italie — le voya-

ge de *Graziella* — il s'arrête à Chambéry et visite les Charmettes avec de Virieu : c'est la visite qu'il a transportée dans *Raphaël*. En 1814, il s'exile volontairement à Nernier, au bord du lac Léman, mais le lac Léman n'est point son lac ; il le laisse au Jean-Jacques de la *Nouvelle-Héloïse*, à Byron, à Chateaubriand. Dans les *Méditations* un seul nom de lieu est prononcé : dans *l'Adieu*, il parle des bocages de Bissy, du vieux Bissy. C'était la maison des de Maistre, près de Chambéry, voisine du château de Servolex où habitait son ami, Louis de Vignet. Dans ses *Mémoires Politiques* écrits à la fin de sa vie, Lamartine revient avec joie sur ce séjour à Bissy et à Servolex et sur la société savoisienne qu'il y fréquentait : « Cette société, dit-il, était adorable ; une campagne arcadienne au pied du mont du Chat ; une maisonnette à demi cachée sous les grands noyers de Sa-

voie; une fontaine jaillissante dans un bassin de bois au milieu de la cour; la vue se perdant du côté du jardin dans l'horizon bleu du lac du Bourget, à demi découvert à travers les châtaigniers et la vigne suspendue aux branches; des prés en pente, des eaux courantes, une église de village couverte en chaume à quelque distance. Dans l'intérieur, un frère vénéré remplissant d'orgueil et de gloire future toute une famille suspendue à ses récits de cour lointaine et de familiarité avec tous les noms illustres de l'émigration, l'espoir des plus grands emplois à Turin, au retour prochain de son roi dans sa capitale; des filles de quinze à vingt ans revoyant avec lui cette chère Savoie qui fut leur berceau; des oncles au moins aussi spirituels que leur frère, quoique moins célèbres : l'un, colonel de la brigade de Savoie à qui cette Restauration allait rendre son épée; l'autre, l'évêque d'Aoste,

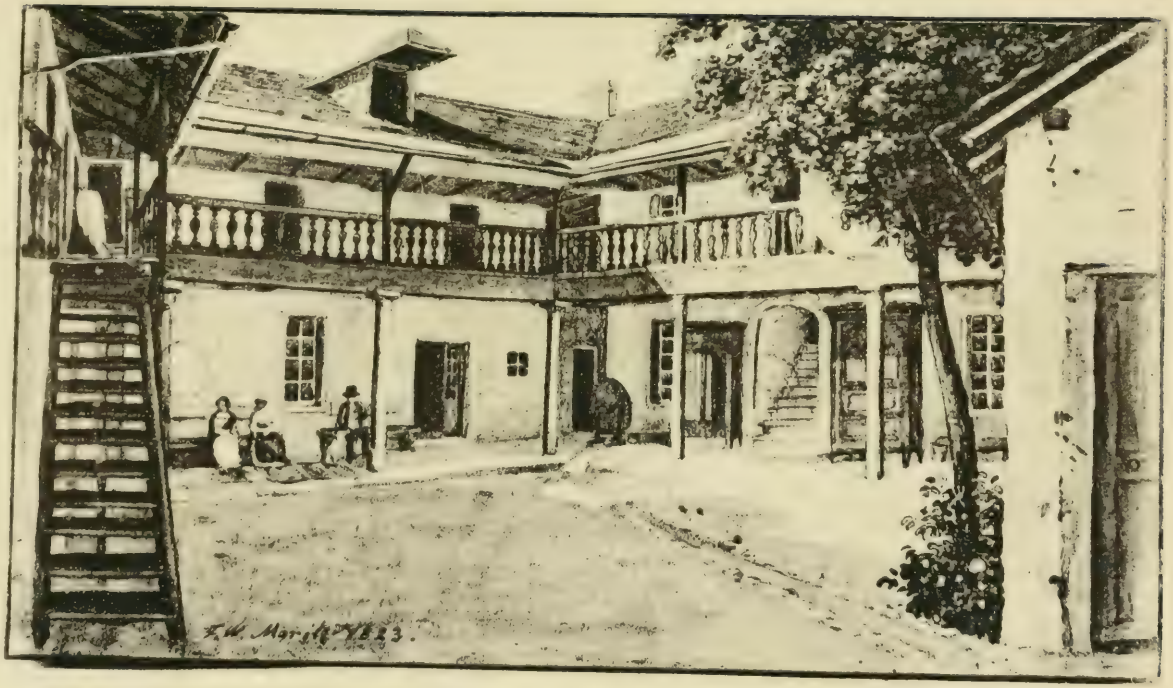
homme aussi saint et aussi éloquent dans la chaire que jovial dans l'intimité ; et le dernier, auteur du *Lépreux*, du *Voyage autour de ma Chambre*, Sterne des Alpes, plus sensible et plus naïf que le Sterne de la Tamise ; des neveux héritiers de l'esprit de leur oncle, des filles et des nièces accomplies de vertu, de grâce, de tendresse : telle était cette délicieuse maison des de Maistre à Bissy et des Vignet à Servolex où j'eus le bonheur d'être admis comme un enfant de la vallée... »

Ce charmant tableau de l'intérieur des de Maistre à Bissy est d'ailleurs précédé d'un cruel éreintement du *frère vénéré*, du grand de Maistre. Il le représente comme un vieillard vert et jovial, plein d'une verve campagnarde, qui lui faisait corriger ses manuscrits bourrés de fautes de goût russe ou savoyard. Il qualifie les *Soirées de Saint-Pétersbourg* de magnifiques divagations d'un Platon chrétien

relégué chez les Scythes. Il l'appelle encore un Cagliostro de la pensée, excellant aux tours de prestidigitation; un Bossuet sauvage possédé de la rage d'étonner; un terroriste sacré s'amusant aux plaisanteries sanguinaires; un prophète gascon dont la providence se plaisait à démentir toutes les prophéties et qui en improvisait aussitôt de nouvelles avec un aplomb imperturbable.

Voilà l'auteur des *Considérations sur la France* bien arrangé. Or, on ne l'imagine pas très bien, quand on connaît son caractère, confiant ses manuscrits à un jeune homme inconnu pour les reviser. Sur la langue française il aurait pu aisément rendre des points à Lamartine. Son style n'est ni russe, ni savoyard: c'est du bon style, dru et savoureux, de quelqu'un qui sait tous les tours de la grammaire et de la syntaxe et qui a lu tout ce qui peut se lire. L'immense érudition des *Soirées de*

Saint-Pétersbourg en témoigne. La société de Chambéry s'était d'ailleurs toujours piquée de beau langage. On parlait bien en Savoie, et on le savait. Cette tradition s'y maintenait depuis Saint François de Sales et le Président Favre, fondateurs de l'Académie Florimontane, depuis Vaugelas, l'un de nos premiers grammairiens. Quant aux prophéties de Joseph de Maistre, il n'en changeait pas si aisément que le raconte plaisamment Lamartine. S'il avait reconnu tout d'abord dans le Premier Consul l'homme qui pourrait arrêter la Révolution et remettre de l'ordre dans la nation française, il ne s'était point trompé. Et quand *Napoléon perça sous Bonaparte*, il s'en rendit compte l'un des premiers et annonça, l'un des premiers encore, les ruines futures qui seraient la suite logique de tant d'ambition. Ce *Bossuet sauvage* voyait loin et voyait clair, et il est à croire que le Lamartine de



Pension Chabert à Aix-les-Bains, où habitait Lamartine.

ce temps-là, que nous voyons si respectueux de M. de Bonald, ami et conseiller vénéré de Madame Charles, écoutait bouche bée, dans un coin du salon de Bissy, causer Joseph de Maistre.

Car le Lamartine de ce temps-là était un jeune provincial encore mal équarri. Elevé tendrement au milieu des femmes — il avait cinq sœurs — il se secouait de temps à autre comme Achille parmi les filles de Lycomède. D'un voyage en Italie il avait rapporté le souvenir agrandi d'une petite aventure avec une cigarière. Plus tard, dans ses *Mémoires*, rappelant comment il avait enflammé son cœur et évaporé son imagination dans des amours naïves et champêtres avec la fille d'un pauvre pêcheur d'Ischia, il ajoutera négligemment : « J'étais revenu. Mon départ l'avait tuée. Après l'avoir pleurée quelques mois et m'en être souvenu longtemps comme d'un

rêve du matin qu'on retrouve le soir je m'étais, non consolé, mais distrait dans les loisirs de la campagne... »

En réalité, il avait donné à son imagination en mal de poésie le point d'appui d'un tombeau. Dès lors, il n'avait rencontré que de médiocres et banales aventures. Il se cherchait. Il s'usait à cette recherche. Sa belle force campagnarde, durcie par la vie au dehors, et qui le soutiendra magnifiquement au cours de sa longue carrière, se ressentait de ce déséquilibre, et c'est ainsi que ses parents l'avaient envoyé aux eaux d'Aix, en octobre 1916, à la fin de la saison.

Quant à son état d'esprit, c'était celui de René à Combourg. Deux ans auparavant, il écrivait à son ami Aymon de Virieu : « Je sens mon cœur aussi plein de sentiments délicieux et tristes que dans les premiers accès de fièvre de ma jeunesse. Je ne sais quelle

idée vague et sublime et infinie me passe au travers de la tête, à chaque instant; le soir surtout, quand je suis comme à présent enfermé dans ma cellule et que je n'entends d'autre bruit que la pluie et le vent. Oui, je le crois, si pour mon malheur je trouvais une de ces figures de femme que je rêvais autrefois, je l'aimerais autant que nos cœurs auraient pu aimer, autant que l'homme, sur terre, aima jamais. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Je le sens. Je l'entends... »

Il attendait Elvire, et d'avance, il l'aimait.

V

UN TROISIÈME PERSONNAGE

SYMPATHIQUE ET PEU GÊNANT

V

UN TROISIÈME PERSONNAGE

SYMPATHIQUE ET PEU GÊNANT

SUR Elvire, M. Anatole France, Léon Séché et M. René Doumic, nous ont donné les détails les plus complets. A la vérité, M. Anatole France, dans la brochure aujourd'hui introuvable qu'il lui a consacrée [1], nous parle surtout de son mari dont il fait un portrait vif et coloré comme un pastel de Peronneau. Elvire s'appelait Julie Bouchaud des Herettes et elle était née à Paris en 1784

(1) *L'Elvire de Lamartine*, notes sur M. et Madame Charles, par Anatole France (H. Champion, éditeur, 1893).

(elle avait donc six ans de plus que Lamartine), au cours d'un voyage, car ses parents étaient des créoles français qui avaient leur habitation à Saint-Domingue où ils l'emmenèrent. Elle en revint en 1791, lors du massacre des blancs, avec son père et sa sœur aînée, sa mère étant morte en mer. Son père s'installa près de Tours ; c'était un ivrogne de caractère difficile. Aussi, déjà de santé débile, accepta-t-elle sans difficulté, à vingt ans, la demande en mariage que lui adressa le physicien Charles, âgé de trente-six ou trente-huit ans de plus qu'elle. Ne blâmez pas trop ce mariage disproportionné : il avait ses raisons, et la meilleure est qu'il tourna bien. Imaginez une jeune fille sans avenir et presque sans ressources, souvent malade, dans un intérieur plus que médiocre, auprès d'un père insupportable et irascible. On lui propose d'associer son existence à celle d'un homme très célèbre,

âgé, mais parfaitement conservé, plein d'entrain, de vie, de caractère optimiste, ayant les plus belles relations et installé à Paris. Car le physicien Charles représentait bien tous ces avantages. Anatole France, dans son petit livre sur Elvire, cite trois anecdotes qui nous font estimer et aimer ce Charles et nous expliquent son mariage.

D'abord il était très célèbre, ce qui pouvait frapper l'imagination d'une jeune fille, célèbre comme peu de savants le sont, célèbre dans le sens populaire. Il avait été le professeur à la mode, rendant la physique amusante, ayant à la fois un auditoire féminin et des élèves comme Franklin et Volta. Et surtout il avait accompli le deuxième voyage aérien dix jours après le premier, tenté par Pilâtre des Roziers, le 21 novembre 1783, mais il avait perfectionné son appareil, « créé du premier coup presque toutes les parties de

l'art aérostatique. » Il partit du jardin des Tuileries et monta à sept mille pieds. Ce fut du délire dans la foule. Ce voyage — ce raid si vous voulez — eut tant d'éclat que longtemps après on trouvait encore le portrait de Charles dans nombre de maisons, en France, et même de chaumières. Il réunissait en lui la réputation du savant et celle de l'aviateur.

Autre trait qui nous le montre assez vif et peu patient : ayant eu une querelle avec Marat qui se croyait un génie d'inventeur et qui était fort atrabilaire, il reçut de celui-ci une visite offensante et le jeta dehors après l'avoir fessé. Avoir fessé le terrible Marat n'est pas une action médiocre.

Troisième anecdote que je cite toujours d'après Anatole France : « Le 10 août (1792) quand le peuple de Paris envahit le palais des Tuileries, une troupe d'hommes armés pénétra dans le cabinet de Charles. Pen-

sionnaire du roi et membre de l'Académie des sciences, Charles était logé dans la galerie d'Apollon. C'est là que les patriotes, ivres de leur victoire, le trouvèrent au milieu de ses instruments de physique. Nouvel Archimède, il travaillait paisiblement au bruit de la fusillade et du canon. On dit qu'ayant montré aux envahisseurs la nacelle, ou pour parler la langue du temps, le char dans lequel il s'était élevé dans les airs et qu'on voyait suspendu au plafond de la galerie, ces hommes simples, saisis de respect, se retirèrent en silence. Quand le torrent se fut écoulé, le physicien respira comme un homme sorti de la plus cruelle angoisse : il cachait depuis deux mois, dans son logement du Louvre, un de ses frères, prêtre insermenté. »

Voilà, n'est-il pas vrai, un Charles fort intéressant, hardi, courageux, aimant le risque et la plaisanterie, réchauffant autour de lui

l'atmosphère. Plus tard, dans sa vieillesse, atteint de la maladie de la pierre, il ne se plaindra jamais. Pour une jeune malade, même de vingt ans, ce n'était pas un sort si misérable, en somme, que d'épouser Charles. Et de fait il lui arrangea une existence facile. A Paris, dans son logement de la rue des Petits-Augustins, puis à l'Institut quand il devint secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, il recevait une société choisie, intelligente et son salon était recherché pour la conversation. On y rencontrait Bonald, Suard, Laîné, Lally-Tollendal, le baron Mounier, Rayneval. Et il avait confiance en sa femme à qui il laissait une entière liberté.

C'est ainsi qu'elle quitta Paris le 30 juin 1816 pour se rendre à Genève et de là aux eaux d'Aix.

VI

LES AMOURS DU LAC

VI

LES AMOURS DU LAC

ANATOLE France nous la dépeint bienveillante et tolérante, enthousiaste et maladive, un peu ennuyeuse... « Ne croyant pas en Dieu, dit-il, elle était fort attachée à M. de Bonald qui faisait les offices de Dieu, en ce monde. » Surtout elle était une obstinée solliciteuse, atteinte de la maladie des recommandations. Son amitié devait être fatigante. Jules Lemaître ajoute quelques traits au portrait : « Une petite femme obligeante et bonne, exaltée en amitié, un peu bavarde dans

ses lettres, un peu quémandeuse et tracassière, d'ailleurs d'une santé déplorable et qui devait mal s'accommoder des promenades nocturnes sur l'eau, ou des courses dans les bois de Chaville au mois de mars. »

Mais, M. René Doumic la voit autrement : « Sensible, exaltée, pensive et triste, non point incrédule, mais ayant de la religiosité plutôt que de la religion avant sa conversion finale. » Ainsi la juge-t-il d'après ses lettres d'amour qu'il a publiées [1]. Et Léon Séché en fait un portrait idéal qui se rapproche de celui de Lamartine dans *Raphaël* [2].

Quand elle vient à Aix, elle a trente-deux ans. Il est naturel de croire qu'elle y venait à la fois le cœur vide et l'esprit tourmenté. Le vieillard dont elle était la compagne ne lui inspirait sans doute qu'une profonde affec-

(1) *Lettres d'Elvire à Lamartine* (Hachette 1905).

(2) *Les amitiés de Lamartine ; — Lamartine de 1816 à 1830*, 2 volumes par Léon Séché *(Mercure de France)*.

Cliché Brun.

Lac du Bourget, Château de Chatillon

tion reconnaissante et une volonté fidèle, et les symptômes du mal qui déjà menaçait de l'emporter lui devaient inspirer, par contraste, un goût désespéré de la vie. Alors, elle rencontra

[de femme,
Un jeune homme au front d'ange, et tel qu'un cœur
En apporte en naissant l'image dans son âme... (1)

Le récit de la tempête qui força leur réserve réciproque est en partie exact. Ils s'aimèrent dans ce mois d'octobre, quand l'automne communique à la nature une beauté mourante. Comment s'aimèrent-ils ? Est-il bien nécessaire de l'analyser ? Et qu'en savons-nous en fin de compte ? Aucun témoignage n'en donne une preuve certaine : ni les cinq lettres publiées d'Elvire, qui peuvent prêter à des interprétations différentes, ni les deux strophes retranchées du *Lac*, ni la parole de Dargaud, ami

(1) *Jocelyn*.

de Lamartine, citée par M. Jean des Cognets[1] qui, toute explicite qu'elle paraisse, ne résoud rien. Car il ne s'agit point d'amour platonique, mais d'une réalité toujours désirée par les amants, qu'ils désirèrent sans nul doute, peut-être successivement, Lamartine à Aix, et Julie à Paris. Cet amour d'une femme cultivée, fine, intelligente, éthérée, était nouveau pour Lamartine, le bouleversait, le devait rendre tremblant dans sa tendresse. Essayons de surprendre un à un ces témoignages.

L'historien de Lamartine, M. René Doumic, par une heureuse fortune, a pu retrouver les seuls documents qui comptent dans l'histoire d'une passion. Cinq lettres d'Elvire — Lamartine disait avoir brûlé toute leur correspondance après en avoir tiré les éléments de *Raphaël* — étaient demeurées dans un tiroir

(1) *La vie intérieure de Lamartine*, par Jean des Cognets.

secret du cabinet de travail de Saint-Point, où elles ont été découvertes. Les ayant réservées, Lamartine les oublia, ou ne put se décider à les détruire. Elles sont comme ces cendres encore chaudes sur lesquelles il suffit de souffler pour que jaillisse la flamme.

Après la rencontre d'Aix, vers la fin d'octobre, Julie retourna donc à Paris. Aux derniers jours de l'année, par toutes sortes de ruses, et avec le concours de son ami Aymon de Virieu, Lamartine obtint de ses parents l'autorisation de partir à la recherche d'une carrière et il la rejoignit. Quatre lettres sur cinq se rapportent à cette période de leur vie. Ils se sont vus la veille, et elle lui écrit des lettres interminables, débordantes de lyrisme, et quelque peu gâtées par cette manie que répandit Jean-Jacques de mêler à l'amour des expressions maternelles. Mais une tendresse ardente, inassouvie, enfiévrée par la mort, y

palpite, et l'on peut y saisir tout le drame intime qui les agita.

A Paris, ils ne pouvaient plus oublier le monde, *suspendre le vol du temps*, comme à Aix. Ils se retrouvaient, mais séparés, et ils en souffraient. « Chère vallée d'Aix, se souvient-elle, ce n'était pas ainsi que vous nous rassembliez ; vous n'étiez pas pour nous avare des joies du ciel ! Elles duraient comme notre amour sans terme, sans bornes ! Elles auraient duré toute la vie. Ici, les voilà déjà troublées. »

En quittant la *chère vallée d'Aix*, devant les difficultés naturelles que leur opposent les nécessités sociales, ils ont perdu l'apparente liberté qui favorisait leur amour. Jules Lemaître compare Lamartine à ces héros de légende qui ont des airs de vierge avec des musculatures de guerrier. Sans doute il avait, par occasion, joui librement de sa jeunesse. Mais la jeunesse était chez lui saine, bien équilibrée,

sans complications ni perversités. Il n'y a pas de volupté dans son œuvre, si elle est toute gonflée d'ardeur sentimentale et animée d'un grand souffle naturel. Dans *la Chute d'un ange*, quand il peint la nudité de Daïdha, il ne nous communique que le calme plaisir que nous donne la vue d'un golfe arrondi ou celle des blés dorés ondulant au vent. Le désir dominateur d'un Chateaubriand, la tristesse charnelle d'un Sainte-Beuve, le fort tempérament d'un Hugo lui sont étrangers. Il prend la vie telle qu'elle est, ce qui est le meilleur signe de santé morale. Il a cueilli les jours d'Aix comme un bouquet. Le premier il a accepté qu'ils fussent passagers. C'est peut-être qu'il aimait moins. Ou bien il avait préféré, comme il arrive, les heures sentimentales aux heures sensuelles, d'autant que leur décor contribuait à l'exalter. Et même, ces heures sensuelles, les vécurent-ils, et le doute, malgré tant de preuves, ne

demeure-t-il pas permis ? Ou bien suivait-il dès lors avec une terrible clairvoyance dont tremblait son amour les progrès effrayants du mal dont sa maîtresse allait mourir ? La maladie est un grand calmant de l'amour physique. Julie n'accepte pas aussi facilement que lui cette séparation qu'ils s'imposent. « Qu'il est donc difficile à porter, le bonheur ! s'écrie-t-elle lorsqu'elle le revoit à Paris et se serre contre sa poitrine. Pauvre nature humaine, tu es trop faible pour lui. » Dans cette correspondance, elle le nomme son fils, et il l'appelle sa mère. Mais de ces dénominations elle lui impute, comme un reproche, le mérite : « Vous m'avez donné ce nom, alors que je croyais en mériter un plus tendre. » Et même elle ne craint pas d'ajouter ces mots qui la révèlent toute amoureuse : « L'ardeur de mon âme et de mes sentiments voudrait encore une autre passion avec celle-là, ou que du moins il me fut permis à

moi *de vous aimer d'amour et de tous les amours !* Mais il faut vous le cacher, ô mon ange ! Si vous êtes tellement dans le ciel que vous repoussiez les passions de la terre, je me tairai, Alphonse ! J'en demanderai à Dieu la force, et il m'accordera de vous aimer en silence. »

Le 2 janvier 1817, comme il a douté d'elle, pour une lettre en retard ou quelque autre incident de ce genre, elle proteste avec indignation : « Ah ! vois donc que je t'aime, ange adoré, et ne crains que l'*excès d'une passion que je ne puis plus modérer.* C'est ma vie que mon amour. Il ne dépend pas de toi-même de me séparer de lui, mais d'elle. » Et encore : « Qu'il dispose de moi, à quel titre que ce soit, et je suis à lui. » Elle va bientôt mourir et elle l'aime du plus ardent désir. Sans doute il la voyait consumée, comme ces flammes des lampes qui brillent par grandes secousses avant

de s'éteindre, et il l'aimait dans l'inquiétude, étreint constamment par la crainte de la perdre. Lamartine est certainement, parmi les grands hommes, non seulement le plus séduisant, mais l'amant le moins apte à faire souffrir. Son égoïsme même a quelque chose de si aisé qu'il est exempt de bassesse et de dureté.

L'amour d'Elvire lui déchira le cœur, et de son sang il teignit la nature qui devint ruisselante de vie. En septembre 1817, revenu à Aix, seul, il composa le *Lac*. Souvenons-nous de cette strophe :

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir.

Il la chante comme une morte. Dès longtemps, je le crois, il la sait perdue. Son amour sent la mort, et il le presse avidement, sans

illusion. En octobre, il écrit à sa confidente, Mademoiselle de Canonge : « La mort serait un bienfait pour tous deux, et j'en suis à cet excès de la désirer pour elle et pour moi. »

Pendant ce temps, transportée à Viroflay, elle mourait en effet par lambeaux. Renseigné par le docteur Alin qui la soigne, son amant sait que jamais symptômes plus féroces du mal ne se montrèrent sur un être aussi frêle. Le 10 novembre, elle lui écrit pour la dernière fois. C'est la cinquième lettre. Elle est simple et pathétique. La maladie lui ayant laissé, à elle seule, quelque espoir, elle lui dit : « Je vivrai pour expier. » Mais les mots *pour expier* sont soulignés parce qu'ils sont extraits d'une première version de la méditation sur l'*Immortalité* qu'il lui avait envoyée [1]. On ne saurait donc y lire un aveu. Toute la lettre est d'un ton religieux, confiant en Dieu, serein. Ce

(1) Voir Léon Séché : *Les amitiés de Lamartine.*

cœur qui a battu si vite est apaisé. Elle immole son amour doucement. Ou plutôt elle a dépassé la région de l'amour dont elle comprend le danger, et s'efforce d'attirer plus haut le cœur de l'homme qui a battu contre le sien.

Cependant, à Milly, Lamartine attendait de jour en jour des nouvelles. Il n'osait aller à Viroflay ; ne lui avait-elle pas murmuré qu'elle préférait maintenant son absence ? Il y envoya son ami de Virieu qui arriva trop tard mais lui adressa tous les détails qu'il put recueillir sur cette agonie. Julie Charles était morte le 18 décembre. A la fin, écrivait de Virieu, « son regard avait quelque chose de surhumain, et l'on restait frappé d'admiration et de terreur. » La mort ne la défigura pas : sur tout le visage, dans ce repos définitif, s'était répandue une expression céleste de douceur. Un autre ami, Amédée de Parceval, avait rapporté à Lamartine le crucifix sur lequel

s'étaient appuyées les lèvres de la mourante. Le poème du *Crucifix*, pas plus que le *Lac*, n'est imaginé. Et cette réalité leur donne tout leur prix. La douleur du poète fut immense. Dans le recueillement où elle l'isola, il comprit mieux son cœur, la vie, la nature. Elvire avait rempli toute sa destinée, qui était d'élargir cette âme avec son amour, avec sa mort. L'amour et la mort d'Elvire firent ce que n'avaient point fait l'amour et la mort de Graziella, la petite cigarière napolitaine. Il était à l'âge où notre âme est comme ces lyres qui, pour vibrer, n'attendent qu'un peu de vent. Il suffit de la brise, mais si l'air est immobile ? Elvire passa et toute la lyre fut ébranlée. Elle lui donna un accent plus profond et plus émouvant. La nature même, l'amant d'Elvire en pénétra mieux l'enchantement, lui donna un visage plus expressif, dès qu'il aima.

Oui, Elvire exalta son cœur et ne le modifia pas. Elle le développa dans le sens même de sa sensibilité, lorsque tant de femmes, en élargissant notre connaissance de la vie, y introduisent le doute, l'inquiétude, le trouble, surtout la recherche constante de l'émotion nouvelle. Ce fut une passion du cœur plus que des sens. Après avoir aimé et souffert, Lamartine recouvra sa belle foi dans la vie qui lui donnait la faculté précieuse de vivre en avant, d'accepter les joies qui passent, de ne pas être paralysé par le souvenir et le regret...

Jusqu'où les conduisirent ces promenades au lac du Bourget, ou sous les châtaigniers de Tresserve, et ces promenades dans Paris où Brifaut, qui les rencontra, les prit pour frère et sœur, et ces promenades au printemps dans les bois naissants de Saint-Cloud? On sait d'habitude où elles conduisent, ou plutôt le

monde le croit savoir, et peut-être serait-il bien surpris s'il savait tout, et les réticences et le cœur inconnu des uns et les audaces et la perversité des autres. La vie est plus vaste qu'il n'apparaît, dans le domaine du sentiment. On ne peut rien induire des lettres de Julie Charles. Elles ne nous livrent pas de secrets que nous ne connaissions. On les peut interpréter dans des sens différents et c'est ce que ne manquent pas de faire M. René Doumic, avec sa coutumière netteté, et Léon Séché avec sa dévotion romanesque. Il semble pourtant que les plaintes mêmes de Julie impliquent un inassouvissement que sa mauvaise santé explique, et peut-être inspirait-elle quelque crainte à son amant qui, après l'avoir désirée à Aix, la voyant mourir, l'adorait et ne la désirait plus.

La seule certitude que nous ayons, est celle d'un amour d'une qualité rare, quasi divine.

Les deux strophes supprimées du *Lac* la définissent :

Elle se tut... nos cœurs, nos yeux se rencontrèrent ;
Des mots entrecoupés se perdaient dans les airs,
Et dans un long transport nos âmes s'envolèrent
Dans un autre univers.

Nous ne pûmes parler ; nos âmes affaiblies
Succombaient sous le poids de leur félicité,
Nos cœurs battaient ensemble et nos bouches unies
Disaient : « Eternité !... »

Elles non plus ne disent rien de plus que des baisers éperdus qui peuvent être la plus grande extase de l'amour parce que sans mélange. Et Stendhal, le furieux Stendhal se contentait de moins encore dans ses premiers transports amoureux : « Le plus grand bonheur que puisse donner l'amour, note-t-il dans son journal, c'est le premier serrement de mains d'une femme qu'on aime. » Les mystères du

cœur sont délicats. Un rien prend une importance sacrée, si l'amour intervient. Il est bien des sortes d'amour. « Qui ne sent que l'amour, dit aussi Jean-Jacques dans ses *Confessions*, ne sent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connais un autre sentiment, moins impétueux peut-être, mais plus délicieux mille fois, qui quelquefois est joint à l'amour, et qui souvent en est séparé. » Que d'illustres amours furent irréalisées, depuis celles de Pétrarque et de Laure, de Dante et de Béatrix, jusqu'à celles de Wagner et de la véritable Yseult, jusqu'à celles des amants qui « ne lurent pas plus avant » parce que le sort les en empêcha ou parce que le vertige de l'abîme leur parut préférable à l'abîme même !

Quant aux propos rapportés par Dargaud, méchant historien, sur son soi-disant ami Lamartine, on les peut tenir pour insignifiants. Ah ! si c'était Louis de Vignet ou Aymon de Virieu

qui les rapportassent, ils prendraient une toute autre signification ! Dargaud, indiscret, aurait dit un jour à Lamartine : « Votre passion pour Madame Charles ne fut pas, j'imagine, une passion purement platonique. — Assurément non, répondit Lamartine, mais l'âme prédomina toujours sur les sens. »

Quelle révélation y trouver ? Aucune passion n'est *purement platonique*. Personne n'a jamais prétendu qu'Elvire et Lamartine se fussent aimés d'un amour *purement platonique*. Il suffit de lire le *Lac* ou *Raphaël* pareillement gonflés de désir. Mais ce désir fut-il comblé ? Lamartine ne l'a pas plus dit à Dargaud qu'aux lecteurs de *Raphaël*. Et puis que signifient les confidences rapportées par les bouches étrangères ? On peut s'en rendre compte aux travestissements des témoignages en justice ou des interviews dans la presse. Ce même Dargaud nous apparaît bien suspect alors qu'il

Madame de Lamartine, née Birch

Aquarelle peinte par la Comtesse Grimaldi, née Polixène de la Pierre. appartient au Marquis Scati-Grimaldi à Turin.

veut nous peindre le désespoir de Lamartine apprenant la mort de Madame Charles : « Quand il apprit la nouvelle néfaste, écrit-il, Lamartine poussa un cri terrible et s'échappa de la maison paternelle. Il erra dans les bois et dans les vignes pendant deux jours et une nuit, puis il revint. Il était d'une pâleur si livide que tout le monde fut épouvanté. Ses sœurs n'osaient l'interroger. Son père se tut ; sa mère, sans lui parler, l'embrassa. » Cela, sûrement, ne s'est point passé ainsi. Lamartine ne s'est pas livré à ces extravagances qui ne sont pas dans sa nature. Comment aurait-il poussé un cri quand il s'attendait depuis plusieurs mois, et chaque jour, à la mort de Julie? Et la preuve des exagérations de Dargaud, elle est dans les notes de la mère de Lamartine qui écrit tout simplement de son fils : « On dirait qu'il est abattu par quelque chagrin secret qu'il ne dit pas mais que je crains d'entre-

voir... » Elle n'écrirait pas : *On dirait.* Elle ne parlerait pas d'un *chagrin secret.* Ce *cri terrible* et cette course de *deux jours et une nuit,* auraient trahi le secret aux moins clairvoyants. On voit donc quel prix attacher au témoignage du médiocre Dargaud.

N'y a-t-il pas encore un argument en faveur de la non-réalisation, dans le fait même que Lamartine, du mois de mai au mois de décembre 1817, exactement du 3 mai, date de leurs adieux, au 18 décembre, date de la mort de Madame Charles, n'ait pas tenté de revoir son amie, se soit contenté de l'attendre vainement à Aix ? Un amant a d'autres impatiences, se croit d'autres droits, n'accepte pas que sa maîtresse meure loin de lui sans faire l'impossible pour la joindre et l'assister. L'amour qui n'a pas été comblé, plus délicat, plus tendre, est peut-être plus soumis.

Mais que ces discussions sont donc oiseuses !

Nous ne savons rien, nous ne saurons rien de certain, sauf si les lettres inédites d'Aymon de Virieu, le seul confident de Lamartine et peut-être de Julie au cours même de leur passion, apportaient des révélations. Jusque-là, et avec la lecture des lettres de Julie et des mémoires de Lamartine, on peut, on doit même s'en tenir à la version du poète.

Et peut-être Lamartine aima-t-il le plus lorsque, l'année suivante, il s'en vint seul s'asseoir au bord du lac où ils étaient venus ensemble, et se souvenir quand déjà il la savait perdue. Elvire invisible l'accompagnait sans qu'il le sût encore. Elle était la Muse des *Méditations*. Elle était la poésie nouvelle qu'il allait révéler au monde. Et même elle allait inspirer dans les lettres du XIXe siècle ces types de femmes spiritualisées, une Madame de Couaën dans *Volupté* de Sainte-Beuve, une Madame de Mortsauf dans le

Lys dans la Vallée de Balzac, une Madame de Nièvres dans le *Dominique* de Fromentin, qui aiment jusqu'à l'extrême limite de leurs forces et entraînent l'amour jusque, pour employer une expression de *Jocelyn :*

Dans ce ciel où l'amour n'a pas besoin des sens.....

VII

LE MARIAGE DE LAMARTINE

VII

LE MARIAGE DE LAMARTINE

CE serait mal connaître Lamartine que de l'imaginer succombant au désespoir après la mort de Julie Charles. Certes, il demeura les premiers temps, dans le domaine natal, comme un animal blessé qui se remise au gîte. Très réellement il aspira à la mort. Mais il était taillé pour vivre et pour faire vivre de sa vie, à sa voix, des milliers d'êtres. Comme le remarque très justement M. Lanson : « Il traite sa tristesse par l'activité physique et intellectuelle : il monte à cheval dès

que la fièvre le laisse et il songe à un poème de Clovis... » Et dès 1818 il pense au mariage. Le 26 avril 1820 il écrit à son ami de Virieu qu'il veut se marier par religion et pour mettre de l'ordre dans sa vie. J'ai cité le passage où il dit ce qu'a été pour lui la poésie : le plus beau et le plus intime des actes de la pensée, mais le plus court et celui qui dérobe le moins de temps au travail du jour, et dans ses *Mémoires* il immole sa poésie à sa politique : « J'étais né, écrit-il, pour les grandes affaires d'Etat plus que pour les petites vanités d'amour-propre et pour les vains engouements de société que donnent de misérables succès littéraires... » Et plus loin, analysant son caractère, il se reconnaît comme trait principal le parfait équilibre de l'esprit. La page est oubliée. Elle vaut d'être rappelée : « Quant à la justesse naturelle d'esprit que je tenais de mon père, de ma mère, de mes oncles, de

Château de Caramagne où habitait Mlle Birch.

toute ma famille et qui consiste à juger sainement les temps, les choses, les circonstances et à jouer de ce clavier humain avec l'infaillibilité honnête de vue et d'intuition qui fait l'habile homme dans une vie privée, qui fait le grand homme d'Etat dans les affaires publiques, j'avoue franchement que, sans me croire supérieur à personne, je me croyais égal à tous... J'ai fait mes preuves d'infaillibilité de jugement et de bon conseil au milieu des événements les plus graves, sans me laisser égarer une minute par la peur ni par l'audace, ni par les engouements exagérés et fugitifs qui auraient pu m'induire soit en faiblesse, soit en violence, soit en ambition folle et disproportionnée à la valeur réelle de mon nom, de mon rang, de mes forces J'ai pu manquer de génie (je le dis, bien que j'en doute) mais de justesse jamais... » Il exagère. Mais tout n'est point faux dans ce portrait qu'il trace de lui-

même. Il n'y a rien de déraisonnable chez Lamartine, et l'on découvre chez lui, au contraire, une acceptation harmonieuse de la destinée. Son mariage en est la preuve. De même qu'il n'accorde à la poésie qu'un temps très court et se consacre à la vie politique, de même il ne s'attarde pas à l'amour hors de sa jeunesse et veut au contraire construire sa vie privée d'une façon solide et définitive. Et c'est encore la Savoie qui va lui donner sa femme.

Parmi la société savoisienne qu'il fréquente, revenu à Aix en 1819 pour sa santé, il rencontre au château de Caramagne, chez la marquise de la Pierre, une anglaise de quelques mois plus âgée que lui, Marie-Anne-Elisa Birch, bien équilibrée, apte tout ensemble aux exercices physiques comme le cheval, et aux travaux intellectuels. Elle connaissait l'une ou l'autre des *Méditations* : l'*Isolement*, la *Semaine Sainte* qui circulaient alors sous le

manteau. Le 14 août, après quinze jours de connaissance, il lui écrit : « Je n'ai pu vous voir sans vous aimer... » Et très loyalement, sans hésiter, il fait allusion au grand amour de sa vie passée pour une morte. Les obstacles surgissent aussitôt. Le premier, c'est Clémentine de la Pierre qui, probablement dépitée, dessert le jeune homme dans ses conversations avec Miss Birch, son amie intime. Elle le représente, la bonne fille, tantôt comme intrigant et tantôt comme débauché, et Lamartine s'irrite avec éloquence contre ces racontars. Il prend pour confidente et alliée sa mère et obtient de son père qu'il demande officiellement à Madame Birch la main de Marie-Anne-Elisa. A la lettre paternelle, il en ajoute une qu'il écrit lui-même avec la plus grande délicatesse de cœur. La réponse de Madame Birch est stupéfiante tant elle est malhonnête. Je crois qu'il faut, pour l'interpréter, tenir

compte d'une connaissance insuffisante de la langue française. Lorsqu'on s'exprime dans une langue que l'on possède mal, c'est toujours brièvement et sans nuances. Madame Birch refuse sèchement et s'abrite immédiatement derrière la question d'intérêts : donner sa fille à un jeune homme pauvre et sans emploi ! quelle injure gratuite lui fait-on ? En voilà une qui n'a pas deviné le génie !...

La famille de Lamartine fut très découragée de cet échec. Elle n'était composée que de gentilshommes de province, un peu rustiques et parfois grognons, mais droits, pleins d'honneur et désintéressés. Et tandis que Madame Birch ne songeait qu'à l'argent, ils s'inquiétaient, eux, des différences de religion et de race. Mais Miss Birch était obstinée sous un air de douceur. Pendant ces négociations laborieuses, elle rassurait celui que tout de suite elle avait considéré comme son fiancé, songeait

à leur avenir, se convertissait au catholicisme. Et lui, tout à la volonté de l'obtenir, gagnait Paris pour y chercher une place.

Paris faillit leur jouer un tour. Ce jeune homme sans fortune et sans aide y trouvait la réputation ; le monde l'accueillait, le choyait, le fêtait, sa beauté servait son génie. Il devenait un homme à la mode et ne savait pas résister à ces flatteries qui accompagnent le succès. Tant et si bien que les veillées compromirent sa santé et qu'il dut prendre le lit. Les belles dames ne l'abandonnèrent pas ; une surtout, une italienne de grande origine, de beauté rayonnante, qui ne craignait pas de « passer des matinées entières comme une sœur hospitalière auprès de son alcôve. » Il est vrai que c'était pour lui lire des romans anglais.

Enfin, on le nommait attaché d'ambassade à Naples, et les sacrifices de sa famille lui composaient un revenu convenable. Avec ces

titres nouveaux on amadouait Madame Birch qui le 2 mars 1820 donnait son consentement. Par surcroît, les *Méditations* paraissaient le 13 mars. On n'en parla pas à Madame Birch. Elle ne mariait pas sa fille à un poète, mais à un attaché d'ambassade.

Le 25 mai 1820 le contrat était signé au château de Caramagne.

Ce château de Caramagne mérite une visite. On y va de Chambéry, à pied, en quarante minutes, dont cinq employées à reprendre son souffle à la montée et à regarder la vue. Le chemin est bordé de châtaigniers séculaires, gloire de la colline de Saint-Ombre. Après avoir franchi une première grille et une cour demi-circulaire, où sont alignés six platanes géants parmi les plus beaux que je connaisse, on parvient à la terrasse qui est fermée par une seconde grille de fer forgé. Le château n'est qu'une villa, ancien rendez-vous de

chasse, dont l'ornementation extérieure trahit le goût italien et qui date de la fin du XVIIIe siècle.

La loggia d'entrée, en effet, est supportée par deux colonnes de marbre rouge auxquelles vient se souder la balustrade de marbre noir veiné de blanc. Mais, dans l'arcade, de fausses colonnes peintes sur la muraille s'efforcent de prolonger la perspective, et de chaque côté, sur un fond d'ocre jaune, se détachent, comme des statues, des fresques blanches qui représentent, à droite l'enlèvement d'Europe, et à gauche celui de Déjanire par le centaure Nessus. Le dessin en est médiocre, mais le trompe-l'œil est remarquable ; les artistes italiens ont toujours excellé à ces jeux puérils dans leurs décorations.

Le prolongement du mur de la terrasse aboutit, de chaque côté de la villa, à un pavillon. Celui de droite est orné, à son fronton,

d'une guirlande de roses. Celui de gauche devait servir de chapelle : sa porte est surmontée d'un cartouche en relief que supportent deux anges, pareils à de petits Amours, avec cette inscription qu'eût approuvée Voltaire : *Deo, optimo, maximo.*

Tout celà est d'un intérêt médiocre. Pour être récompensé de sa visite, il faut tourner le château. Alors on trouve une vaste pelouse plantée de vieux arbres et sertie par un large chemin de ronde. C'est une magnifique terrasse qui domine la colline et qui aboutit à un balcon de pierre où l'on peut s'accouder, regarder, rêver, évoquer des ombres.

Il est impossible que, le soir du 25 mai 1820, Alphonse de Lamartine et sa fiancée Marie-Anne-Elisa Birch ne soient pas venus s'y accouder ensemble. La société, au château, était nombreuse : Mesdames de Lamartine et Birch, les deux mères, et les quatre témoins

Sainte-Chapelle de Chambéry où a été célébré le mariage de Lamartine.

du contrat, le chevalier de Montbel, le chevalier de Maistre, Rodolphe-Amédée comte de Maistre, Louis de Vignet, et parmi les invitées dont la signature figure dans l'acte civil, la marquise de la Pierre et ses quatre filles, dont l'équivoque Clémentine, Suzanne de Lamartine et Olympe de Vignet. Les deux fiancés devaient souhaiter l'isolement ; ils ne s'étaient pas encore beaucoup parlé, s'ils s'étaient beaucoup écrit. On ne peut errer sur la pelouse sans être attiré là. Le biographe de Lamartine, à qui nous devons déjà la publication des lettres d'Elvire retrouvées, M. René Doumic, a écrit l'histoire de ces fiançailles et de ce mariage, avec les lettres mêmes du poète. Et l'on y peut découvrir une leçon de vitalité, de loyauté, de clairvoyance et de santé morale.

Au balcon de pierre, où les deux fiancés sans doute vinrent s'accouder, loin du bruit,

on a en face de soi la chaîne de Lépine, à peine rompue dans sa régularité par la crête du Signal, et plus près, le village de la Motte, le coteau charmant de Bissy. A gauche, dans la large brèche que laissent entre eux le mont Granier et la roche du Guet, ce sont les Alpes Dauphinoises ; au mois de mai elles sont toutes couvertes de neige. Mais à droite, que voit-on sur la droite ? J'imagine que les deux jeunes gens regardaient irrésistiblement à droite. Elle avait lu *le Lac*, il avait aimé Elvire. A droite, c'est la vallée d'Aix. Les dernières levées d'un coteau qui vient finir dans la vallée dissimulent précisément le lac du Bourget. De la terrasse de Caramagne on ne voit pas le lac.

Ils n'eurent pas besoin de parler pour se comprendre. Elle avait confiance dans sa droiture, dans cette santé morale qu'elle avait parfaitement devinée sous la mélancolie de

son poète. Il n'était pas de ceux que l'amour brise, pas même de ceux dont le cœur en demeure troublé. Il devait accepter courageusement, avec sérénité, les joies et les misères de la vie. Dépourvu de complexité, il vivait en avant. Son mariage romanesque était parfaitement raisonnable. Un hasard ironique le ramenait avec opiniâtreté aux décors de son passé amoureux : il violait ce passé le plus naturellement du monde. Après son mariage, il conduira sa femme au pays de Graziella. Il y conduira sa belle-mère, qui sera de son voyage de noces. Il donnera le nom de Julie à sa fille. Désigné par sa beauté physique et par la plus éclatante gloire, il ne montrera point dans sa longue carrière littéraire et politique d'inquiétudes sentimentales.

Les soirs de mai, la terre est jeune et chargée de parfums. Sur la terrasse de Caramagne, même s'il avait pu distinguer les eaux

pâles du lac, il n'aurait pas été troublé par les souvenirs, et pourtant il devait à l'amour et à la mort d'Elvire la haute et pure flamme de son génie. Mais ce génie même est limpide et serein. Marie-Anne-Elisa Birch, ce même soir, mêla-t-elle à sa tendresse la crainte de cet oubli dont elle recevait un si formel témoignage ? Poétique et pratique ensemble, comme le sont volontiers les Anglaises, n'eût-elle pas plutôt un mince sourire, non de triomphe, car elle n'avait point de coquetterie et respectait l'amour d'Elvire, mais de sécurité, en déchiffrant sur le visage du jeune homme cette franchise et cette tranquillité d'âme qui ne s'accommodent guère des complications et qui se fient à la vie comme une barque solide au courant d'un fleuve dont elle n'entreprendra pas de remonter le cours ?...

Ils entreprirent ensemble, d'un pas assuré, leur voyage à travers les jours. Dès lors, la vie

intime de Lamartine est sans orages, peut-être même sans nuages. Il n'a pas tort quand il parle de la justesse de son jugement, de sa volonté. Peut-être faudrait-il trouver un autre mot. Je proposerais celui d'*harmonie*. La courbe de sa destinée est harmonieuse, de l'enfance rustique à la jeunesse ornée d'un admirable amour, de l'éloquente souveraineté de l'âge mûr à la vieillesse pauvre, fière, laborieuse, digne.

Il a rendu dans la préface de *Jocelyn* un éclatant hommage à Madame de Lamartine. Après avoir inscrit son nom « Maria-Anna-Elisa » il ajoute :

Doux nom de mon bonheur, si je devais inscrire
Un chiffre ineffaçable au socle de ma lyre,
C'est le tien que mon cœur écrirait avant moi,
Ce nom où vit ma vie et qui double mon âme !
Mais pour lui conserver sa chaste ombre de femme
Je ne l'écrirai que pour toi.

Et il l'écrit pour tout le monde.

VIII

LA SAVOIE INSPIRATRICE

VIII

LA SAVOIE INSPIRATRICE

CEPENDANT le souvenir d'Elvire palpite encore dans *Jocelyn*. L'hymne à la Beauté :

Beauté, secret d'en haut, rayon, divin emblême,
Qui sait d'où tu descends? qui sait pourquoi l'on t'aime.

fait invinciblement songer à la blanche apparition du Lac. La qualité d'amour de Jocelyn pour Laurence, c'est l'amour de Lamartine pour Julie, cet amour qui lui donne l'impression d'être environné de clarté :

. . . Depuis qu'un cœur bat enfin sur le mien
Tous mes instincts sont purs et me portent au bien ;
Mon âme qui souvent tarit dans la prière
Nage toujours en moi dans des flots de lumière . . .

Quand Laurence blessée s'appuie au bras de Jocelyn pour sa première promenade, c'est le poids d'Elvire malade qui alourdit délicieusement sa marche :

Que j'aimais à sentir ce poids de sa faiblesse,
A porter sur mon sein ce beau corps qui s'affaisse,
A penser que sans moi, ses pas, ses faibles pas
N'auraient pu soutenir ce que portait mon bras,
A rendre devant nous sa route plus unie,
A pétrir ou la glace ou la neige aplanie
De peur que son beau pied qu'elles venaient blanchir
N'eût à se soulever trop haut pour les franchir !

Sans nul doute le souvenir d'Elvire lui revient comme une apparition quand Lamartine écrit *Jocelyn*. Et celui de la Savoie qui lui a donné Elvire. Car Lamartine est le poète de

la montagne, non point sans doute de l'âpre montagne de roc et de glace qui attend encore son vainqueur dans l'art, mais de la montagne des hauts pâturages :

...Prés suspendus
Sur la croupe des monts, verts tapis étendus
Où les chalets de bois bordent des précipices...

des petits lacs cachés :

...Lacs bleus resserrés comme un peu d'eau qui tremble
Dans le creux de la main où l'enfant les rassemble.

de l'air qu'on respire sur les sommets :

Hauts sommets de montagne, air pur, flots de lumière,
Vents sonores des bois, vagues de la bruyère !

et des nuits mystérieuses où il semble qu'on soit plus près des étoiles, dans la solitude et la paix, plus près de la sérénité divine :

O nuit de la montagne, heure où tout fait silence...

La Savoie a été prodigue envers Lamartine. Elle lui a donné la rectitude heureuse de sa vie. Elle lui a donné, avec le lac et la montagne, les pierres précieuses de la nature. Mais en revanche il a ajouté à la vallée d'Aix un prix inestimable : aux rivages, aux arbres, il a ajouté une présence humaine, la beauté d'une femme.

Dans l'épilogue de *Jocelyn*, un pâtre, sur le bord de la grotte où ont vécu, aimé Jocelyn et Laurence, voit apparaître leurs deux corps aériens :

Tour à tour, l'un à l'autre, ils se montraient du geste
Du temps de leurs amours, hélas ! le peu qui reste :
Les plantes, les rochers, les chênes éclaircis,
La mousse au bord du lac où ils s'étaient assis...
Tout ce qu'ils appelaient ressuscitait pour eux...

puis

. . . Le lac frisonna du vol de la tempête
Et roula dans ses bruits avec solennité :
Laurence ! Jocelyn ! Amour ! Eternité !

Qui donc lisant ces vers ne fera pas du lac de Jocelyn le lac du Bourget et ne verra pas s'élever sur les eaux les ombres d'Elvire et de Lamartine ? Car ils ont pris possession de ce coin de Savoie pour l'éternité : aucun lieu de la terre n'a été ainsi recréé par le génie d'un homme.

Chalet du Maupas,
(Septembre 1920)

LES CHARMETTES

LES CHARMETTES

LAMARTINE les visita en 1811 avec son ami Aymon de Virieu. Cette visite avait beaucoup ébranlé sa jeune et romanesque sensibilité. Bien des années, près de trente ans plus tard, il la devait transposer dans *Raphaël*, mais c'est Julie qu'il y conduit.

Cette petite maison champêtre, bâtie à flanc de côteau, où l'on accède par un chemin creux tout enfoui dans la verdure, dont les fenêtres et le jardinet dominent la pente des campagnes, la plaine arrondie qu'un cirque de montagnes enferme et le doux Chambéry, — pour avoir abrité une femme un peu mûre et

grasse, mais belle encore et surtout généreuse, continue d'attirer aujourd'hui les visiteurs comme si elle gardait une tradition d'hospitalité.

J'y suis retourné un de ces derniers jours d'octobre, en me hâtant à la montée, à cause de la brume d'automne qui déjà présageait les ombres du soir. De chaque côté du chemin creux, sur les remblais, les arbres ne réussissaient plus à former voûte, car j'écrasais à terre leurs feuilles tombées. Il en demeurait encore quelques-unes aux branches pourtant, et de nuances si variées : celles des acacias étaient jaune paille, celles des chênes mangées de rouille et celles des charmes d'un or vert qui semblait hésiter entre les saisons. Je ne rencontrai personne, sauf quelques poules vagabondes qui gravement suivaient la route. Des poteaux indicateurs facilitent la visite : aux croisements des chemins, on n'a pas besoin

de se renseigner. Et l'on parvient ainsi, par un dernier sentier qui fait un lacet, à la petite maison à laquelle s'adosse un bâtiment de ferme, et que protège une cour fermée par une grille de fer.

La façade est presque cachée par une glycine et un jasmin de Virginie qui se rassemblent au premier étage. Entre eux, moins hardi, pousse un grenadier en boule dont le petit feuillage est tout doré. Sur une plaque de marbre blanc, on lit ces méchants vers :

Réduit par Jean-Jacques habité,
Tu me rappelles son génie,
Sa solitude, sa fierté,
Et ses malheurs et sa folie.
A la gloire, à la vérité
Il osa consacrer sa vie,
Et fut toujours persécuté
Ou par lui-même ou par la vie.

La fierté de Jean-Jacques, je ne sais trop

comment les Charmettes la pourraient rappeler. Et sa solitude, pas davantage.

On entre dans un vestibule carrelé, et l'on trouve à droite la salle à manger, carrelée elle aussi. Un buffet, quelques chaises de paille pour le moins rempaillées, et une vieille table de cuisine en composent tout le mobilier. Une fausse porte, peinte sur un panneau comme si elle s'ouvrait à demi, et toute décolorée, rappelle les artifices dont les Italiens aimaient à décorer leurs demeures, et dont la mode est venue jusqu'en Savoie.

Après, c'est le salon de Madame de Warens. Une glace à dorures, un vieux clavecin, une vieille horloge, vous attirent un instant; mais l'on s'en va tout droit aux fenêtres et à la porte qui donnent sur le jardin, sur la vallée, sur le Nivolet et la chaîne des montagnes. Celles-ci, on les distingue à peine dans la brume d'automne, et même on devine

Chambéry plus qu'on ne l'aperçoit. Mais, sur les pentes rapprochées, les vignes et les bois multiplient les grâces menacées de leurs teintes. Je descends par les marches de pierre dans le Jardinet. Après quelques buis, l'allée est entourée de ceps de vigne dont je reconnais les plants à la couleur des feuilles, celles-ci dorées, celles-là d'un rouge vif. Un vieux poirier a peut-être une existence assez ancienne pour avoir donné ses premiers fruits à la maîtresse de ces lieux et de Jean-Jacques. Cependant la brume monte, elle aussi, le coteau, et avec elle cette douceur, cette mélancolie du soir qui fait désirer de rentrer pour chasser l'inquiètude à la flamme claire d'un bon feu. C'est là, de ces fenêtres, ou dans ce jardin, à cette heure indécise, que l'on appelle à soi, que l'on savoure tout le charme sensuel et comme un peu opprimant des Charmettes.

Quand on gravit l'escalier intérieur, on

rencontre au premier palier une porte qui ouvre de plain-pied, elle aussi, sur la campagne, à cause du niveau différent. C'était par là que Jean-Jacques sortait le matin, prenait un sentier de vigne et s'en allait dans la fraîcheur jusqu'à la fontaine de Saint-Martin.

Au premier étage, après l'oratoire surchargé sans goût, c'est la chambre de Madame de Warens. La tapisserie, des chrysanthèmes bruns, découpée en carrés comme autrefois, et non déroulée, a été simplement recollée. La courtine et la couverture sont mangées des mites, comme il convient à un si vieux matériel. Et de même, dans la chambre de Jean-Jacques, voisine mais sans porte de communication, la chaise longue dont il est parlé dans les *Confessions* achève toute seule de s'user. La disposition du mobilier, comme l'intérieur de l'habitation, sont extraordinairement évocateurs. Il est peu de logis ainsi con-

servés dans leur vétusté. Mais, plus que tout, la vue des fenêtres et le jardin et les coteaux environnants et la saison aident à comprendre le cœur exalté de Jean-Jacques.

Que vient-on chercher ici? Sans doute la maison de Madame de Warens est placée dans un site délicat où l'on goûte un suave repos. Sans doute elle est un joli exemplaire des habitations de plaisance qu'aimait le XVIIIe, — un séjour gracieux et dans le voisinage d'une ville. Mais cela ne compte guère. Là, se forma la sensibilité d'un adolescent; là, Jean-Jacques découvrit la nature et l'amour, et par surcroît, hélas! toutes les chimères sociales avec lesquelles il continue de nous agiter. De ce coteau qui, l'hiver, s'endort sous la neige, et l'été, semble se fondre dans le ciel vaporeux, devaient descendre sur la plaine, et de là sur le monde, un amour nouveau de la nature, mais aussi une pensée

nouvelle, et la plus puissante en sophistications et sortilèges qui se soit répandue depuis des siècles. Car Jean-Jacques vit toujours : il inspire tel roman, telle pièce de théâtre, qui exalte la passion romantique ; il est présent, quoique épaissi et banalisé, dans telle harangue, dans tel traité, dans tel article de journal où l'on édifie la société future sur la bonté native de l'homme, sur l'éducation de l'Etat, sur l'égalité. Terrible et séduisant, il est au cœur de la bataille moderne.

* * *

Il est présent aux Charmettes. N'en doutez pas, car il faut croire aux revenants. Deux poètes, après Lamartine, y sont allés, qui l'ont vu en chair et en os. L'un d'eux lui a même parlé. Le premier en date est Francis Jammes. Il n'avait pas encore écrit *l'Eglise habillée de*

feuilles, dont la gravité religieuse donne à son œuvre quelque chose de plus profond et de plus pathétique. Cette église habillée de feuilles, il l'a découverte dans la campagne, et il y a retrouvé son cœur d'enfant :

On peut la voir encor, comme un bâteau de pêche,
Naviguant sur les flots luisants du labourage,
Où, parfois, on voit luire l'aile qui se dépêche
D'une charrue comme une mouette dans l'orage.

Au milieu des champs, dis-je, l'église s'élève.
C'est là, entre ces murs pâles comme des grèves,
C'est là qu'est le refuge et c'est là qu'est le rêve.

Par cette grande paix que l'homme cherche en soi ;
Par les jours finissants aux vieux balcons de bois
Où le cœur blanc des géraniums noirs s'attriste :
Par l'obscure douceur des choses villageoises ;
Par les pigeons couleur d'arc-en-ciel et d'ardoise ;
Par le chien dont la tête humble nous invite
A lui passer la main dessus ; par tout cela,
Chapelle, sois bénie à l'ombre de ton bois !

La grande paix que l'homme cherche en

soi, l'obscure douceur des choses villageoises : mots qui vont loin en nous et qui nous font accepter l'assemblage un peu bigarré de tant de bénédictions.

En ce temps-là Francis Jammes ne faisait pas de pèlerinages qu'aux chapelles. Il a écrit sur *Jean-Jacques Rousseau et Madame de Warens aux Charmettes et à Chambéry* d'exquises pages descriptives. Quand il gravit le coteau, une cloche tinte *et tremble dans la fraîcheur bleue, et sa voix angélique berce sous l'onde de l'azur son âme évaporée.* Il franchit le seuil ; il entre ; il se met à la fenêtre. «... De la fenêtre où je suis maintenant, j'aperçois là-bas, au sommet de la vigne, le petit sentier tombant sur Chambéry. C'est là que Jean-Jacques allait guetter l'aurore ; c'est au-delà de ce chemin qu'il se promenait, tout un jour de fête, *de colline en colline et de bois en bois, quelquefois au soleil et sou-*

vent à l'ombre, se reposant de temps en temps... » Et le voici encore : «... Je l'évoque par un matin pur, sur ce sentier. Il marche vers la ville, un livre sous le bras, à pas comptés, la tête basse. Sa méditation l'exalte. Parfois, de son index levé, il montre Dieu et ses lèvres remuent. A sa droite, le Nivolet et le mont du Désert brisent l'azur. Déjà, à contempler la hauteur noire de ces montagnes, l'âme du jeune homme s'élève et s'assombrit comme elles, voit à ses pieds le vain tumulte des hommes, confronte les fumées tourmentées de leurs toits avec la grandeur placide des nuages qui, sur les cimes, lentement se traînent... »

Ainsi il continue d'habiter ces lieux où l'on respire sa présence. M. Francis Jammes l'a vu, de ses yeux vu, ce qui s'appelle vu, tantôt à la fenêtre et tantôt sur le sentier, le matin et le soir, et même à minuit avec un attirail de

sorcier. Mais la comtesse de Noailles lui a parlé. Elle aussi a suivi le chemin creux où l'herbe pousse, afin de compléter l'impression de verdure. Elle apportait à Jean-Jacques, ainsi qu'une corbeille de fleurs et de fruits, l'éclat de sa jeunesse et de son génie bouillonnant. Dans une belle audace, elle l'a traité avec une désinvolture tout amoureuse, lorsqu'elle le trouva dans le jardin. *C'est ici,* lui dit-elle :

> C'est ici, près de ce muscat,
> Dans la douce monotonie,
> Que vous grelottiez de génie,
> O héros lâche et délicat !

Lâche et délicat : Pâris, qui fut aimé de trois déesses et d'Hélène, et qui fit répandre tant de sang au rivage troyen, était-il autre chose ? Le courage et l'énergie virile ont-ils donc moins d'attraits ici, sur ce coin de terre

savoisien d'une douceur trop enveloppante, que cette voluptueuse faiblesse ?

Je me penche à votre fenêtre ;
Le soir descend sur Chambéry...
C'est là que vous avez souri
A votre maîtresse champêtre.

Précieuse harmonie de quelques syllabes toutes simples qui tombent une à une, comme des pétales de fleurs, et dont le charme est pourtant si aigu qu'il perce le cœur...

* * *

Mais elle ? Madame de Warens ? A-t-elle donc abdiqué au point de laisser Jean-Jacques faire les honneurs de sa maison ? Elle a aussi ses admirateurs. M. Edmond Pilon, venu aux Charmettes, a pensé à elle plus qu'à Jean-Jacques. Dans ses *Portraits français,* excellents par ailleurs, il ne craint pas de la mettre

en parallèle avec Jeanne de Chantal, et c'est à tout le moins inattendu. De ce qu'elles habitèrent toutes deux la Savoie, il ne s'en suit point que la comparaison s'impose. Mais M. Edmond Pilon ne gouverne pas ses enthousiasmes. Il daigne pourtant convenir gentiment, amicalement, de l'infériorité de Madame de Warens ; mais il se hâte de la consoler en lui donnant un accessit, comme on fait aux couventines qui n'ont pas eu de chance aux examens. « Le grand malheur de cette autre Savoisienne adoptive qu'est Madame de Warens, nous assure-t-il sans grand risque, est de n'avoir point su, comme Madame de Chantal, vivre d'un seul et grand amour. » Elle n'y songea même pas, la bonne créature, ne devinant pas qu'elle affligerait un jour ses apologistes. « Trop liée à ses sens, la pauvre femme ne sut jamais se dégager d'eux au point de les dominer. Elle eut des amants et ne sut

pas les choisir ; elle eut une fortune, ne sut pas la garder, et mourut presque dans la misère ; elle eut de l'amour et de la piété, mais pas au point d'atteindre par eux à la consolation. C'était une femme blonde, un peu forte, ayant passé trente ans, et qui se laissa duper. » — « Il ne lui était pas possible d'être une Madame de Chantal, avait déjà dit son biographe M. Mugnier. Elle n'inspira aucun *Traité de l'amour de Dieu :* pourtant ce qu'elle inspira est aussi durable que la vie, puisque c'est ce sixième livre des *Confessions* qui est tout embaumé d'elle et que nul ne peut lire sans être ému. Le génie de Rousseau jaillit d'elle. Voilà : elle fut la source où il vint boire ; il ne se connut bien qu'en la connaissant. »

Pour apprécier de tels parallèles, il faut relire la vie de Jeanne de Chantal, qui est très représentative de la force intellectuelle et sentimentale du XVIIe, comme Madame de Warens

le serait du relâchement cordial et aimable du XVIIIe. Comparer, oser comparer Madame de Warens à Madame de Chantal, c'est non seulement absurde, mais parfaitement injurieux.

En réalité, Madame de Warens, telle que nous la montrent les documents très nombreux publiés sur elle récemment, est un composé d'homme d'affaires et de femme du monde. De la femme du monde elle a cette fleur d'éducation qui, malgré ses fréquentations de plus en plus vulgaires et la misère de ses dernières années, lui conserve jusqu'à la fin un ton de politesse et de courtoisie. Rousseau nous la montre recevant les petits et les grands avec une grâce qui lui ouvrait tous les cœurs. De l'homme d'affaires elle a l'incessante activité, le sentiment très précis et même exagéré de ses droits, l'agitation d'esprit, le goût de la chicane. Elle connaissait les hommes qu'elle avait approchés de très près : « Elle avait,

Maison des Charmettes.

disent les *Confessions*, l'expérience du monde et l'esprit de réflexion qui fait tirer parti de cette expérience ».

Mais sa vraie vie ne fut pas amoureuse. Elle eût été étonnée de se voir ravalée à ce rôle dans les *Confessions*. Avec les pensions qu'elle recevait (1500 livres du roi; 150, legs de Mgr de Bernex), plus les 200 livres qu'elle obtint par suite d'un arrangement avec ses parents du pays de Vaud, elle aurait pu vivre dans l'aisance et dans la tranquillité. C'est précisément ce dont elle ne veut pas. Elle repousse la médiocrité dorée. Pour obtenir la richesse, elle préfère risquer la misère. Et la richesse même l'attire moins qu'un désir incessant d'activité. Écus patagons et louis myrlitons — monnaie d'argent et monnaie d'or — ont moins de séduction pour elle que la création d'une industrie, que la direction d'une société minière. Elle vécut à la façon d'un

homme d'affaires au tempérament jovial et exigeant. Sans passions autres que celle de ses entreprises industrielles, elle fut active et sereine, — sereine jusque dans la misère, ce qui est assez rare,— et mit seulement dans ses mœurs masculines un peu de politesse et de grâce. Jean-Jacques tint beaucoup moins de place dans sa vie qu'elle n'en tient elle-même dans les *Confessions*.

On a pu fixer les dates exactes du séjour de Madame de Warens aux Charmettes. On a même retrouvé le bail qu'elle passa avec M. Noirey, propriétaire, et la trace des démêlés judiciaires qu'elle eut avec M. Renaud, un affreux procureur du voisinage. Enfin on a pu désigner avec précision les divers appartements qu'elle habita successivement à Chambéry : dans un cul-de-sac où l'on arrive par le n° 13 de la rue des Portiques, — au Reclus, n° 13, — et faubourg Nézin, n° 60.

* * *

Dans le petit salon des Charmettes, un registre est offert aux visiteurs qui veulent inscrire leur nom avec ou sans réflexions en souvenir de leur passage. C'est ainsi que les écrivains que j'ai cités ont authentiqué leur visite, M. Francis Jammes en 1900, Madame de Noailles le 26 août 1903 (elle a transcrit auparavant ce passage du *Jardin de Bérénice : Mon cher Rousseau, ô mon Jean-Jacques, vous, l'homme du monde que j'ai le plus admiré et célébré sous vingt pseudonymes.....*), M. Edmond Pilon le 25 août 1904. Quelques autres noms retiennent la curiosité : Madame Cora Laparcerie-Richepin *(en pensant à Anatole France)*, M. Jean Richepin, M. Edmond Gosse, M. Jules Claretie, M. André Hallays, M. Edouard Rod *(il lui sera beaucoup pardonné pour avoir beaucoup aimé)*,

et ce discret et sensible Emile Pouvillon qui mourut subitement, sur l'autre versant du coteau, à Montagnole, comme il admirait le paysage de la vallée d'Aix qui enserre le lac du Bourget entre deux chaînes de montagnes.

Puis c'est la cohue des touristes désireux sans doute de bien démontrer que chacun en France est susceptible d'écrire en prose ou en vers. On y relève des observations prud'hommesques, celle-ci, par exemple : *C'est ici le berceau de la sensibilité française. Sans Jean-Jacques, il n'y eut point eu de Chateaubriand, et c'est des* Confessions *que s'écoule tout le XIXe siècle. Saluez...* Je veux bien saluer, mais tout le XIXe siècle, n'est-ce pas beaucoup ? Voici qui est plus désinvolte : *Le plus beau lieu du monde : question d'état d'âme. Les Charmettes ne sont pas un site plus beau qu'un autre, mais l'âme de Madame de*

Warens était si simple et si claire et son geste fut si beau ! Renvoyé à M. Edmond Pilon.

Ces inscriptions qui se ressemblent toutes plus ou moins dans leur ridicule, n'ont d'intérêt que par la sensibilité collective dont elles témoignent. Or, elles sont ou amoureuses ou politiques, et félicitent tour à tour Jean-Jacques de sa maîtresse et de son *Contrat social.* L'un se réjouit de voir les Charmettes en compagnie d'une *superbe femme ;* l'autre sabre la page d'un : *Vive la République sociale !*

Quant aux femmes, elles sont plus réservées. Il en est bien d'excitées qui sollicitent à travers les faveurs de Jean-Jacques une attention bienveillante. Mais visiblement Jean-Jacques ne leur plaît guère. Et j'ai trouvé à plusieurs reprises le même grief formulé contre lui. — *Jean-Jacques,* écrit l'une avec candeur, *je t'admire comme poète, mais non comme père de famille.* — Evidemment. Une autre l'interpelle

avec une vivacité familière : *Et tes enfants, malheureux !* Elle signe : *la maman de la petite Lulu.*

* * *

La maman de la petite Lulu évoque l'une des plus sombres pages de la vie de Jean-Jacques. On sait que Jean-Jacques eut de sa servante maîtresse, Thérèse Levasseur, cinq enfants qu'il porta successivement au tour des Enfants-Trouvés. Il suivait les lois de la nature jusqu'à la responsabilité et aux charges exclusivement. Lui-même, dans les *Confessions*, a raconté avec émotion son effroyable aventure qu'une telle répétition rend inexplicable. Mais il n'en a pas fait l'aveu le premier. Quelques personnes étaient au courant de cet abandon, et parmi elles, Madame d'Epinay, qui avait offert de se charger des nouveaux-nés et qui

révéla le secret au docteur Tronchin, qui le révéla au pasteur Valles, qui le répéta à Voltaire. Madame de Macdonald a essayé récemment d'infirmer le témoignage de Madame d'Epinay, parce que Grimm et Diderot intervinrent dans la rédaction de ses mémoires; mais ce témoignage est appuyé par d'autres qui ne sauraient être récusés.

L'opinion publique, qui est simpliste, sera toujours dure pour les théoriciens qui commencent par transgresser leurs théories. Elle acceptera difficilement de suivre une doctrine qui n'a même pas pu déterminer les actes de son auteur. Et il faut se hâter de reconnaître qu'elle a raison lorsqu'elle réclame une telle unité, car il n'y a rien de plus estimable que cette harmonie de la pensée et du geste, rien de plus rare et de plus noble qu'un caractère. Mais il faudrait ignorer la faiblesse humaine pour triompher avec fracas d'une contradiction

et d'une inconséquence dont les exemples sont sans nombre.

On a coutume de trouver un certain courage à ceux qui tirent de leur vie personnelle un jugement général et sont ainsi assurés d'un accord et d'une logique sans défaut : si quelque passion les occupe, les voilà plaidant les droits imprescriptibles de la passion ; une liaison irrégulière leur fait réclamer aussitôt la pratique de l'union libre et, parce qu'ils sont endettés, ils attaqueront la propriété. Il n'y a là que la preuve d'une fausseté d'esprit. A la faiblesse de leur cœur, ils ajoutent celle de leur cerveau. Elles ne vont pas nécessairement l'une avec l'autre. On peut demeurer clairvoyant jusque dans ses fautes et continuer à voir la vérité tout en s'enfonçant dans l'erreur pour son propre compte. Les tares de la volonté ont moins d'importance chez un écrivain que celles de l'intelligence.

La contradiction que nous offre Jean-Jacques entre sa vie et sa destinée, si elle est particulièrement choquante à cause du fait lui-même (l'abandon de l'enfant nous apparaissant comme l'une des plus grandes lâchetés humaines, et le nombre de ces abandons prouvant une continuité misérable dans la défaillance), n'est pas autrement un cas exceptionnel. La contradiction et la faiblesse de sa pensée ont eu des résultats bien plus funestes. Car elles ont alimenté les deux grands courants de l'individualisme et du socialisme contemporains.

L'important n'est pas de relever de vaines contradictions entre la vie et l'œuvre de Jean-Jacques. Elle est considérée, cette œuvre, comme un monument de la pensée humaine, réfléchie et cristallisée, quand elle n'est que l'exaltation magnifique et purement sentimentale d'un poète aigri par sa destinée faussée,

qui exprime les cris de son cœur en des théories philosophiques et des doctrines sociales où il ne faut voir que des accès de lyrisme.

Et c'est ce que ne lui pardonne pas, sans le savoir, la maman de la petite Lulu, quand elle lui jette son apostrophe :

— *Et tes enfants, malheureux ?*

* * *

Il est une autre visite que je conseille aux pèlerins des Charmettes. Qu'ils rentrent à Chambéry et se fassent indiquer le faubourg Nézin. Il faut franchir la Leysse, souvent à sec, et prendre au-delà du quai une ruelle sinueuse qui paraît suivre sa fantaisie plutôt qu'un plan régulier. Elle décrit des courbes, se resserre, s'élargit, et les maisons qui la bordent sont bâties de guingois, tantôt basses, tantôt élevées. Pour finir d'une manière inat-

tendue, elle aboutit à un petit parc. La maison que désigne le n° 60 a deux étages, mais le second, qui porte un balcon a été surajouté. De même on voit la trace, en bas, d'une ancienne porte cochère qui a été bouchée. C'est dans ce quartier populaire, dans cette bicoque, dont les modifications dissimulent à peine le délabrement, que Madame de Warens passa les huit dernières années de sa vie, et décéda le 29 juillet 1762, à l'âge de 63 ans. De plus en plus gênée, elle avait dû abandonner les Charmettes. On l'ensevelit dans le cimetière de Saint-Pierre-de-Lémenc, sa paroisse, et probablement dans la fosse commune, car il a toujours été impossible de retrouver sa tombe.

Avec de grands dons naturels et une aisance acquise, Madame de Warens avait certaines facilités pour le bonheur. Elle n'eut de cesse qu'elle ne l'eût détruit. Il fallut qu'elle

accumulât les ruines et vînt mourir tristement dans une ruelle obscure, au lieu de demeurer dans le frais cottage des Charmettes, dont la vue est si charmante. Pourtant c'est là qu'on s'obstine à l'imaginer, bonne, souriante et accueillante. On oublie sa misère pour le mirage trompeur d'un instant de sa vie.

Jean-Jacques eut aussi son faubourg Nézin. Lui aussi, par son amour de la nature, son éloquence, son lyrisme, était prédisposé à goûter et répandre, avec le goût de la vie simple, de la vie aux champs, un bonheur facile à atteindre. Il multiplia les entreprises de son génie, et accumula les ruines que l'on a pu visiter avec agrément sous la conduite de leur gardien, Jules Lemaître, et que recouvre toute une parure de giroflées délicates et dorées...

(Octobre 1903)

TABLE

AU PAYS DES AMOURS DE LAMARTINE

pages

I. *Le centenaire des* Méditations 7

II. *Les paysages complices* 19

III. *Julie à Aix* 29

IV. *Lamartine en Savoie*.. 41

V. *Un troisième personnage, sympathique et peu gênant* 53

VI. *Les amours du Lac* 61

VII. *Le mariage de Lamartine* 85

VIII. *La Savoie inspiratrice* 103

LES CHARMETTES

Les Charmettes 111

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I. Lamartine.

II. Elvire.

III. Pension Chabert.

IV. Le Lac.

V. Madame de Lamartine.

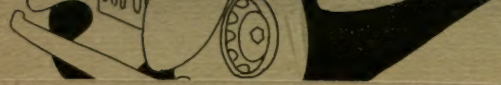
VI. Caramagne.

VII. La Sainte Chapelle.

VIII. Les Charmettes.

Illustrations en phototypie
de l'Imprimerie A. FAUCHEUX
CHELLES (S.-et-M.)

Achevé d'imprimer
le 22 Janvier 1921,
sur les presses de l'Imprimerie
JULES CÉAS & FILS,
à Valence.



combination of stone, wood and cast iron matches the power and pliability, rigidity and amicable compromise that make up the form of government the people of

COLLECTION IN-16 JÉSUS J. REY

illustrée de hors-texte en phototypie — imprimée en deux couleurs

Vient de paraître :

Au Pays des Amours de Lamartine

PAR HENRY BORDEAUX

de l'Académie française

Prix du volume : 12 francs

Exemplaires sur papier d'Arches, numérotés de 1 à 300 .. .. 25 fr.

Précédemment parus :

JEAN DE METZ

Au pays de Sainte Jeanne d'Arc,

in-16 jésus, illustré de 12 hors-texte en phototypie, tirage typographique en deux couleurs .. .. 10 fr.

Exemplaires numérotés de 1 à 300, sur papier d'Arches .. 25 fr.

Exemplaires numérotés de 301 à 700 sur vergé anglais .. .. 15 fr.

GABRIEL FAURE

Au pays de Stendhal,

un volume de 136 pages et 12 hors-texte en phototypie dont il ne reste que quelques exemplaires sur vélin de Rives.. .. 12 fr.

Chateaubriand. — Voyage au Mont-Blanc,

nouvelle édition suivie d'une étude sur *Chateaubriand et la Montagne*, un volume de 88 pages et 1 hors-texte dont il ne reste que quelques exemplaires non numérotés .. .. .. 4 fr.